

MAGYAR AFRIKA TÁRSASÁG
AFRICAN-HUNGARIAN UNION



AHU MAGYAR AFRIKA-TUDÁS TÁR
AHU HUNGARIAN AFRICA-KNOWLEDGE DATABASE

BIERNACZKY János

Authenticité des collections des contes africains de Leo Frobenius sous l'aspect du folklore d'aujourd'hui

Eredeti közlés/Original publication:

in: Biernaczky, Szilárd ed.: *Folklore in Africa Today/Folklore en Afrique d'aujourd'hui*, Proceedings of the International Workshop, Budapest, Folklore Tan-szék, Loránd Eötvös University, 63–101. old. (Artes/Populares, 10–11.)

Elektronikus újraközlés/Electronic republication:

AHU MAGYAR AFRIKA-TUDÁS TÁR – 000.001.046

Dátum/Date: 2014. november / November 30.

Az elektronikus újraközlést előkészítette

/The electronic republication prepared by:

B. WALLNER, Erika és/and BIERNACZKY, Szilárd

Hivatkozás erre a dokumentumra/Cite this document

BIERNACZKY János: Authenticité des collections des contes africains de Leo Frobenius sous l'aspect du folklore d'aujourd'hui, *AHU MATT*, 2012, **pp. 1–43. old.**, No. 000.001.046, <http://afrikatudastar.hu>

Eredeti forrás megtalálható/The original source is available:

Magyarországi nagyobb közkönyvtárakban

Kulcsszavak/Key words

Magyar Afrika-kutatás, Leo Frobenius munkássága, Frobenius afrikai folk-lórgyűjtései hitelességének kérdése, Frobenius gyűjtési módszere, a német kutató szöveggyűjtései hitelességének igazolása egy általa gyűjtött (1923) és egy modern gyűjtési példa (Kroenenberg, 1978) összevetésével

African studies in Hungary, life-work by Leo Frobenius, question of the authenticity of African folklore collections by Frobenius, method of folklore

collection of Frobenius, verification of the authenticity of Frobenius' folklore collections with a comparison between an example (1923) of his collected material and another (Kroenenberg, 1978)

AZ ELSŐ MAGYAR, SZABAD FELHASZNÁLÁSÚ, ELEKTRONIKUS, ÁGAZATI SZAKMAI KÖNYV-, TANULMÁNY-, CIKK- DOKUMENTUM- és ADAT-TÁR/THE FIRST HUNGARIAN FREE ELECTRONIC SECTORAL PROFESSIONAL DATABASE FOR BOOKS, STUDIES, COMMUNICATIONS, DOCUMENTS AND INFORMATIONS

* magyar és idegen – angol, francia, német, orosz, spanyol, olasz és szükség szerint más – nyelveken készült publikációk elektronikus könyvtára/ writings in Hungarian and foreign – English, French, German, Russian, Spanish, Italian and other – languages

* az adattárban elhelyezett tartalmak szabad megközelítésűek, de olvasásuk vagy letöltésük regisztrációhoz kötött/the materials in the database are free but access or downloading are subject to registration

* Az Afrikai Magyar Egyesület non-profit civil szervezet, amely az oktatók, kutatók, diákok és érdeklődők számára hozta létre ezt az elektronikus adattári szolgáltatását, amelynek célja kettős, mindenekelőtt sokoldalú és gazdag anyagú ismeretekkel elősegíteni a magyar afrikánisztikai kutatásokat, illetve ismeret-igényt, másrészt feltárni az afrikai témájú hazai publikációs tevékenységet teljes dimenziójában a kezdetektől máig./The African-Hungarian Union is a non-profit organisation that has created this electronic database for lecturers, researchers, students and for those interested. The purpose of this database is twofold; on the one hand, we want to enrich the research of Hungarian Africa studies with versatile and plentiful information, on the other hand, we are planning to discover Hungarian publications with African themes in its entirety from the beginning until the present day.

AUTHENTICITE DES COLLECTIONS
DES CONTES AFRICAINS DE LEO FROBENIUS
SOUS L'ASPECT DU FOLKLORE D'AUJOURD'HUI

BIERNACZKY, János (Budapest)

L'oeuvre des anciens collecteurs de la tradition orale africaine – et, parmi eux, les travaux de Frobenius – redevient un thème de recherche du fait, je crois qu' il est de plus en plus clair, que l'Afrique des années soixante-dix et quatrevingt diffère sensiblement de ce qu'elle était il y a 150, 100 ou 50 ans. C'est pourquoi la comparaison de la littérature „non écrite” de l'Afrique ancienne et moderne entre autres – peut offrir des enseignements sur la transformation des conditions sociales, culturelles etc.

En connexion avec individualité particulière de Frobenius, je pose moi aussi la question de l'importance de l'aspect historique. Et ce parce qu' on ne peut pas juger avec justesse de l'oeuvre des personnalités marquantes sans observer l'histoire de leur développement individuel. A mon avis les études qui s'occupent de l'oeuvre de Frobenius – naturellement, celles qui, jusqu' ici m'ont été accessibles – tiennent à peine compte de l'évolution professionnelle, perceptive et méthodologique de l'africaniste allemand. Cet aspect intervient en quelque mesure dans les études de Jonas Norkaitis et de I. M. Ita, indiquées en note¹. C'est probablement la cause de ce que, jusqu' ici, personne n' a pu présenter son oeuvre comme un ensemble dans lequel ses certaines idées, enquêtes méthodologiques et pratiques désapprouvées par lui et ses attitudes elles aussi désavouées seraient mises en balance avec ses qualités véritables et ses résultats évaluables.

Si on tente de suivre avec attention l'évolution des idées de Frobenius, on prend conscience, parmi ses constructions spéculatives audacieuses – à caractère déductif et en tant que signe du courant de l'histoire des conceptions – non seulement de ses exagérations mais aussi de ses coups portés en plein but. De se genre sont: l'accentuation des traits de caractère

¹ Frobenius 1933/B, Haberland 1973, Haberland 1973/1974, Haberland 1974, Hahn 1926, Ita 1972, Jensen 1938/1940, Kalous 1970, Norkaitis 1955, Petri 1953, Senghor 1973, Vajda 1973.

africain de la culture de l'Égypte antique²; la reconnaissance en Afrique des marques des courants culturels arrivés du monde insulaire de l'Océan Pacifique, de l'Asie du Sud et de l'Asie Mineure³; ou encore la mise en évidence des caractéristiques autochtones africaines de la sphère de civilisation atlantique⁴.

Par ailleurs il serait intéressant tracer la ligne de développement de ses conceptions extrêmes. Ainsi, d'une part, l'apaisement de l'hypothèse concernant l'Atlantide depuis le commencement de notre siècle jusqu' à la préface du 10^e volume de la série de l'Atlantis, publié en 1928 et, d'autre part, la présentation de plus en plus vigoureuse des pôles opposés mise en parallèle en ce qui concerne „les Chamites et les Ethiopiens” ou pour mieux dire „les Anglais et les Français opposés aux Allemands”, depuis l'émergence de cette idée à travers de choc de la perte de la Grande Guerre par les allemande jusqu' à la crise économique de 1929.

En passant au problème fondamental de mon étude, je tiens à rappeler que plusieurs savants ont déjà posé la question de l'authenticité scientifique des collections de contes recueillis par Frobenius. Je formulerais maintenant cela de manière plus incisive: s'agit-il de notes prises sur la tradition orale africaine susceptibles de l'examen comparatif mentionné ci-dessus ou bien de transpositions tellement libres qu'on doit les écarter de la sphère des recherches scientifiques?

Parmi les savants méfiants, je vais d'abord citer Károly Marót (1885–1963), philologue classique, historien des religions et ethnologue hongrois qui constate:

„...on ne peut utiliser qu'avec scepticisme les collections des mythologies et contes africains recueillis par Frobenius

- avec l'aide des interprètes ,
- transcrites avec des rectifications instinctives et volontaires”⁵

On pourrait trouver probablement des constatations semblables dans la littérature allemande spécialisée de l'époque, mais il semble également possible que les propos de Károly Marót se base sur la connaissance des travaux de Frobenius. Maintenant je vais citer quelques constatations plus importantes tirées des travaux mentionnés en dernier.

² Frobenius 1933/A, p 16.

³ Frobenius 1931, p 322.

⁴ Frobenius 1923/A, pp 64, 166–167.

⁵ Marót 1938, pp 3–4.

Dans une de ses études – datant de 1924⁶ – Frobenius a assez longement parlé des problèmes de la recherche concernant les religions et les contes. Il y constate d'une part qu' il n'y a aucun génie de langue qui puisse recueillir en langue originale sur un plus grand territoire de l'Afrique polyglotte, d'autre part – comme il le dit – il est généralement reconnu que la traduction mot à mot en langue étrangère est une utopie. Puis il parle sur la double tâche de la traduction. A son avis:

„... on doit tout d'abord saisir le contenu dans le sens le plus profond, puis exprimer en sa langue propre.”⁷

Suit l'explication – la contradiction que I. M. Ita a signalé dans son étude; voir en note (1) –, où Frobenius affirme: le Noir qui apprend une langue européenne (sans enseignement scolaire et donc sans fondements grammaticaux – *J. B.*) la transforme tout de suite à une langue particulière et réduite, alors au „pidgin” qui est, selon le chercheur allemand, la forme d'application de la langue européenne en question.

„A l'aide de cette langue dit-il – on ne peut bien sûr résoudre que la première tâche, la compréhension, et il manque la deuxième, le façonnement. Pourtant toutes les traductions pidgins reflètent dans son ensemble l'original noir, sur un mode plus „noir” qu'un Européen pourrait l'imaginer. Un interprète bien entraîné peut résoudre la première tâche mieux et plus vite. que Européen. Par conséquent, après qu' il ait compris, Européen doit uniquement se consacrer à la deuxième tâche, au façonnement, à la recherche des mots convenables et à la fidélité au style.. . Qui compare le millier de récits... (de la collection Atlantis), dû apprécier, combien le style des récits différents peuples est fortement divergeant.”⁸

I. M. Ita dit que cette constatation n' est pas acceptable:

„S' il est possible de refléter convenablement les langues nègres avec une langue pidgin relativement uniformisée (et réduite), on peut mal évaluer d'ou viennent les différences supposées de style (par peuples).”⁹

⁶ Frobenius, 1925/A.

⁷ Frobenius, 1925/A, p 31.

⁸ Frobenius, 1925/A, pp 32–33.

⁹ Ita, 1972, p 679.

A cette constatation j'ajouterais: la méfiance de I. M. Ita à l'égard des imperfections des collections recueillies avec l'aide d'interprètes est bien sûr justifiée, puisqu'il rend inévitable que certains détails soient effacés et que l'interprète cherche des compromis lorsqu'il trouve des difficultés. Toutefois, je crois que I. M. Ita a mal compris les propos de Frobenius ci-dessus mentionnés. En effet, comme nous en sommes informés par Ulf Diederichs¹⁰, Frobenius a pris à son service, dès sa première expédition, 20 interprètes, plus tard encore plus et, à sa troisième expédition, on en compte déjà 61. Il a alors pris à son service autant d'interprètes qu'il en fallait pour tous les peuples qui parlent des langues différentes. Il ne parle pas alors d'un seul pidgin-english – qu'il s'agisse du français ou de l'anglais – mais d'autant de pidgins que de langues ou, pour mieux dire, que d'interprètes. Et ces langues simplifiées, ces pidgins seraient, comme il l'a présumé, tous apparentes aux différentes langues africaines.

Il est indiscutable qu'indépendamment de l'explication des propos de Frobenius et des aspects linguistiques, l'emploi des interprètes locaux entraîne probablement des imperfections. Mais j'ai le sentiment que cela ne revient pas à dire, du point de vue folklorique, que les collections de Frobenius seraient inutilisables pour des recherches scientifiques.

D'ailleurs, ce problème est déjà posé par Frobenius en 1910, quand il confronte d'une part la méthode „monographique” employée par certains chercheurs qui travaillent sur un terrain étroit et qui rassemblent autant de documentation que possible, d'autre part la méthode, nommée par lui „polygraphique”, employée par les autres chercheurs qui „ratissent” un plus grand territoire. Et s'il ne „dise” pas littéralement, on peut sentir dans sa formulation, que selon lui également la méthode polygraphique entraîne certains compromis est-à-dire un niveau plus bas quant à l'exactitude de la traduction.

„On exige bon à droit qu'un chercheur qui prépare des monographies – constate cet écrit – doit connaître la langue du terrain sur lequel il travaille. Au contraire, au chercheur qui parcourt la frontière des aires de langues différentes, il est impossible d'apprendre toutes les langues qu'il emploie sur le territoire en question. Il a alors absolument besoin d'interprètes.”¹¹

¹⁰ Frobenius, 1980, pp 379–380.

¹¹ Frobenius, 1925/B, p 343.

Je ne doute pas que Károly Marót, pour ce savant d'une exceptionnelle largeur de vue qui n' a pourtant connu le thème qu' son bureau, un tel aspect n'était pas rassurant, mais sa confiance est sûrement ébranlée quand il lit les déclarations de Frobenius qui font état de la marque de l'inspiration tirant son origine de la direction de l'histoire des conceptions. Comme p. ex. la suivante:

„...certain jour, j'ai répété un récit fixé au moment même (pour le contrôler) et le narrateur a déclaré rondement qu' il n'a pas raconté une pareille histoire. Après un examen approfondi, il s'est avéré que l'esprit de la personnification des scènes (alors les gestes et l'intonation accompagnant le récit) était fondamentalement différent de celui des mots simplement prononcés.

J'ai appris des ce temps-la que la traduction littérale n'est pas conforme à la valeur du sens originale. Il y manque la vie, l'esprit. Il est indubitable que la transcription littérale d'une telle „littérature” a une grande valeur linguistique et est importante au point de vue de l'étude des motifs renfermés et les traductions mot à mot sont aussi précieuses sous l'aspect de l'histoire génétique de la matière et de la forme, bien que dans toutes les deux, manque... le sens... de cette littérature. Les traductions mot à mot se rapportent à la poésie presque... comme les notes aux chants véritables. Après que la traduction mot à mot ait détruit la valeur vivante... d'une poésie, pour sa réflexion et sa conservation, il est nécessaire de prendre un autre voie de transmission, qu'on pourrait surtout apparenter à la recreation spirituelle...”¹²

Avant que nous interprétions la déclaration audacieuse de la „recreation trop spirituelle” comme l'accentuation du droit à la transposition libre, ne devons aussi tenir compte des phrases précédentes de la citation ci-dessus:

„...on a dit la matière de récitation... mot à mot, selon des traditions et, si le conteur a dit un mot nouveau, alors inexact, il est souvent arrivé que les personnes qui étaient assises autour de lui, ont corrigé le texte. L'exigence de „conter littéralement” joue donc un rôle important.”¹³

Nous devons poser maintenant la question de savoir s'il est possible, au cours de la recreation spirituelle, de faire des transformations ou si la liberté

¹² Frobenius, 1928/A, pp 72–73.

¹³ Frobenius, 1928/A.

de la traduction doit se rapporter seulement au choix des mots, à la formulation des phrases et au style, par suite de l'exigence de la narration mot à mot et ce sans perdre de vue les exigences scientifiques?

D'abord je cherche la réponse aux questions posées indirectement. D'abord chez Frobenius. Mais pas chez le collecteur de conte. Qui sait si les travaux et les déclarations de Frobenius appartenant aux autres terrains de son activité ne seront pas propres à mieux révéler les règles de l'attitude de l'ethnologue s'occupant de l'exploration de la réalité?

Tout d'abord, je mentionne son étude archéologique sur les monuments funéraires de la Petite Afrique, publiée en 1916.¹⁴ Il est indubitable que Frobenius a cherché, pour cette étude, des témoins de la pénétration de la culture méditerranéenne par la route transcontinentale en ce qui concerne le développement de la sphère de culture atlantique en Afrique occidentale et, sur ce problème, il a finalement donné une réponse négative. Indépendamment de cela, la description des types de tumulus et de monuments funéraires – depuis les définitions territoriales, les mesures, les formes, les mobiliers à travers les plans vue d'en haut et latéralement, jusqu' à l'air géographique de certains types – portent le sceau d'un archéologue particulièrement circonspect et extraordinairement précis et exact à l'égard des exigences de l'époque, un ethnologue qui, par suite de la donation de Guillaume II, s'est débarrassé de la tâche de recueillir des trouvailles ethnographiques et archéologiques pour les musées allemands, activité qui détourne fréquemment le savant de son terrain fondamental.

Après cela j'aborde les remarques de Frobenius à propos du chercheur français, Louis Desplagnes et qui se trouvent dans le compte-rendu de sa deuxième expédition¹⁵, entre 1907 et 1909. A cette occasion, Frobenius a pris par hasard à son service ce Maki Tall, peule cicérone qui est aussi entré au service de Desplagnes. Frobenius a profondément interrogé Maki Tall sur la méthode de travail de l'officier français. Il en a résulté l'explication des imperfections du travail de Desplagnes en ce qui concerne certaines inexactitudes de ses cartes – qu' il a parfois élaborées sans arpentage instrumental – et le mélange des mots Peule dans les détails de langue Dogon. (Cela est en effet arrivé parce que le Peule Maki Tall ne parlait que très mal la langue Dogon et Desplagnes, qui savait cela, n'a pas attaché d'importance à ce mélange.) D'une part, il est vrai que Frobenius a été loyal envers Desplagnes parce qu' il a surtout critiqué le mandant, c' est-à-dire l'

¹⁴ Frobenius, 1916.

¹⁵ Frobenius, 1911, pp 240–241.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres parce que cette institution n' a pas assuré, avant la mission, la formation professionnelle de ce chercheur plein de talents. D'autre part, il est maintenant pour nous, plus important que nous voyons, comment Frobenius se préoccupe de l' exigence scientifique d' exactitude et de véracité.

Dans notre troisième exemple, Frobenius laisse voir quel à point il est attaché à la réalité en ce qui concerne l'art rupestre, notamment dans une brochure qu' il a écrite à l'occasion de l'exposition de Francfort, en 1935. Il y dit:

„Entre ceux qui s'occupent de tels problèmes (le travail de copie des peintures rupestres), nous trouvons deux écoles...

– l'une se fondant sur son tour de pense scientifique: produit des reconstructions. Elle tient compte de ce qui est transformé par la dégradation. Elle essaie améliorer les suites de la dégradation pour aggrandir effet,

– au contraire autre école se met à ouvrage avec l'intention intransigeante de peindre ce qui s' est produit par la nature de la pierre et par les conséquences des forces destructrices. C'est pourquoi elle se force à tenir compte des tâches de la pierre, à voir exactement ce qu' il doit considérer en rapport avec le cours de destruction historique et qui doit figurer au tableau.

Cette deuxième école est la nôtre.

J' ai exigé depuis le premier jour qu'on ne fasse aucune concession, mais on doit partir des faits qui s' offrent à nos yeux. J'ai formulé l'exigence, à l'encontre des artistes qui font telles copies, de tenir compte de l'ensemble des spécificités de la pierre. Les cours de dégradation et les ruines doivent paraître selon leur nature originelle, c' est-à-dire pareilles à des ruines.

Nous devons reconnaître les valeurs des deux écoles. En ce qui nous concerne – bien qu' il y ait dans nos collections, des documents de ruines – je dois pourtant insister sur le fait que... nous travaillerons aussi par la suite... sur la base du même principe.”¹⁶

Comme je le pense, il est inévitable que certains autres savants reconnaissent en lui la physionomie d'un chercheur si fidèle la vérité. Regardons alors ce que les savants disent de lui cet égard.

Dans l'année de la mort de Frobenius, Ad. E. Jensen a évoqué son souvenir de lui et il a dit, entre autres:

¹⁶ Frobenius, 1935.

„Dans le travail artisanal, qu' il a apprécié Si particulièrement, par l'application presque furibonde, il en a fait plus qu' il n' en faut pour remplir... une vie humaine.”¹⁷

En 1953, quand Helmut Petri a résumé l'importance de l'œuvre de Frobenius, il a constaté, entre autres:

„Frobenius était un savant qui a exécuté des travaux minutieux toujours très exact et il a attaché beaucoup d'importance à ce que ses collaborateurs mènent leurs travaux de telle façon. L'Institut Frobenius de Francfort... conserve les nombreux documents. de cet homme. Ils contiennent aussi les journaux et les annotations de ses douze expéditions... etc.”¹⁸

Quand I. M. Ita a examiné les problèmes de recherche historique de l'Afrique occidentale et les travaux de Frobenius y ayant trait, il a fait des critiques fortement incisives en ce qui concerne la méthode anthropologique et archéologique ainsi que les constructions théoriques du voyageur allemand. Il a pourtant écrit:

„...beau-coup de ses observations empiriques semblent étonnamment dignes de confiance.”¹⁹

Dans „l'épilogue de l'éditeur” du volume *Leo Frobenius 1873–1973* en relation avec *Atlas Africanus* – travail qui montre, sur des cartes, la dispersion des trouvailles ethnographiques objectives avant tout et, dans une faible mesure, des coutumes et des croyances par sphère de culture Eike Haberland a écrit:

„...les... exemples tirés de l'Atlas Africanus démontrent au lecteur non seulement la méthode des sciences historiques de la civilisation – en effet comme Frobenius la comprenait –, mais aussi l'esprit minutieux extraordinaire avec lequel auteur a accompli son travail. Il est vrai que les cartes tracées à large vue ne laissent pas soupçonner qu' elles se basent sur des archives comprenant plus de 100 000 extraits, écrits pour la plupart par Frobenius lui-même et dans lesquels il a exploité jusqu'à sa mort la totalité de la littérature sur Afrique accessible en ce temps-là.”²⁰

¹⁷ Jensen, 1938/40, p 50.

¹⁸ Petri, 1953, p 59.

¹⁹ Ita, 1972, p 675.

²⁰ Haberland, 1973, p 242.

Nous arrêtons ici les citations qui constatent que Frobenius était un savant minutieusement ponctuel, avec les mots de László Vajda, qui essaie de donner une large vue d'ensemble sur les contradictions apparentes de la personnalité de Frobenius ou, pour mieux dire, sur l'équilibre heureux de l'activité théorique et pratique de l'africaniste s'appuyant sur la même base:

„Frobenius qui était un des théoriciens de l'histoire de l'ethnologie une fantaisie extraordinairement développée et fortement courageux mais qui, en même temps, profondément honoré les faits – et pas „bien que”, mais „par cela même”, car il était un théoricien conséquent. Et Frobenius, infatigable collecteur des données dans toutes les phases de son travail, en a tiré des conséquences théoriques du fait qu'il était continuellement en contact avec la matière...²¹

Après des propres déclarations de Frobenius et les constatations des divers savants, unanimes avec les citations précédentes, je retourne à mon thème concret, aux recherches en mythologie et en conte et, tout d'abord, je rends compte des résultats de quelques comparaisons de valeur des échantillons pris dans la masse.

Je commence avec une généalogie de souverain notée d'une part par Frobenius, d'autre part – avant et après lui – par d'autres savants.

Dans son oeuvre excellente historique, Weïstermann²² place côte à côte la liste des souverains Mossi de Ouagadougou rassemblée par Maurice Delafosse et celle rassemblée par Frobenius. Les 35 noms – quelques différences de transcription mises à part – s'accordent presque en tout point. Il y a des différences essentielles seulement entre la durée du règne de certains souverains. Delafosse rapporte, en ce qui concerne les douze souverains, la durée de leurs règnes en date absolue (p. ex. Ubrî 1050–1090). En même temps, FROBENIUS rapporte pour 20 cas seulement les données relatives du nombre des années.

C'est Robert Pageard qui s'est plus tard longuement occupé de ce même thème.²³ Il a en effet formé un tableau sur lequel nous voyons cinq listes de souverains Mossi, notées par cinq chercheurs des moments différents. On y trouve 21 des 35 noms du tableau de Westermann. La valeur documentaire du recueil de données de Frobenius est ici absolument claire.

²¹ Vajda, 1973, p 27.

²² Westermann, 1952, pp 186–187.

²³ Pageard, 1965.

REGNE DE	LAMBERT (1907)		FROBENIUS (1908)		LISTE MATTÉI (1960)		YAMBA TIENDRÉ- BÉOGO (1963)		LISTE NACOUKMA (1964)	
	Début	Du- rée	Début	Du- rée	Début	Du- rée	Début	Du- rée	Début	Du- rée
Wobgo	1889	8	1889		1886	11	1889	8	1890	8
Sanem	1871	18	1872	17	1868	18	1871	18	1871	18
Koutou	1857	14	1855	17	1851	17	1850	21	1854	17
Baongo	1850	7	1850	5	1846	5	1842	8	1849	5
Karfo	1843	7	1843	7	1822	24	1834	8	1842	7
Sawadogo	1826	17	1826	17	X	X	1802	32	1834	8
Doulougou	1797	29	1797	29	1794	X	1783	19	1805	29
Sagha I.	1787	10	1791	6	1789	5	1762	21	1800	5
Kom I.	1755	32	1784	7	1782	7	1744	18	1793	7
Zombré	1696	59	1754	30	1722	60	1681	63	1733	60
Warga	1667	29	1747	7	1684	38	1666	15	X	X
Motiba			1739	8			1659	7		
Oubi			1731	8			1633	26		
Guirga	fils de Zanna	X	fils de Zanna	X			1599– 1605	6	fils de Zanna	X
							père de Zanna			
Zanna			X	9			1605	28		
Goabga			X	10			1582	17		
Kimba			X	6			1561	21		
Kiba			X	2			1542	19		
Nam égué			X	5			1541	1		
Nakiem			X	10			1511	30		
Niandfo			X	60			1441	70		

Dans la deuxième annexe de l'étude, l'auteur s'efforce d'étayer son propre pressentiment par les données – complétée hypothétiquement – de Frobenius selon lesquelles on peut situer le règne d'un des Moro Naba – de Nasbire, qui n'est pas indiqué sur son tableau – à la fin du 15^e siècle.

Dans la même annexe, on peut également lire quelques renseignements sur Frobenius qui sont intéressants pour nous:

„– Le second volume du livre 'Und Afrika sprach'... contient d'importants renseignements recueillis en 1908 sur le Mossi. Ce travail de Frobenius est intéressant par les renseignements qu'il fournit sur la généalogie des différents Moro Naba, sur la durée de leur règne... et sur le souvenir qu'ils avaient laissé dans l'esprit des informateurs, du voyageur allemand.

– ..Frobenius écrit clairement. Naba Nassibiri ou Assira fit en 1498 la guerre à l'empereur des Sonrai. Cette hypothèse ne nous paraît pas devoir être écartée...

– En ce qui concerne les idées historiques, Frobenius classe la culture Mossi dans le courant horizontal soudanais qu' il oppose au courant vertical lybien.”

La remarque dernière critique, mise à part Robert Pageard, qui connaît très bien ce thème, cite sans scrupules les constatations de Frobenius et il ne pense pas absolument au danger possible que Frobenius ait „arrondi” les informations reçues sur place.

Après la généalogie Mossi, voyons enfin la comparaison des contes. D'abord je rends compte d'une impression éphémère. En effet, dans un passé tout récent, j'ai jeté un coup d'oeil:

– d'une part à plusieurs contes d'animaux Luba de la collection de Leo Stappers²⁴, qui sont mis au point selon une méthode „monographique”,

– d'autre part, dans quelques contes d'animaux Luba qui se trouvent dans le 12^e volume de l'Atlantis.²⁵

Bien que je n'ai pas trouvé de versions du même conte qu' on aurait pu mettre en parallèle, mais où je ne pouvais sentir, ni dans le contenu ni dans la manière de transcription, plus exactement dans l'atmosphère des contes, une différence. Bien au contraire, j'ai eu l'impression si j' avais lu des contes dans la même collection.

Immédiatement après cela j'ai lu la communication de quelques contes parallèle s d'un autre territoire africain. Notamment, on a publié en 1978, l'anthologie des contes de la Nubie du Sud en langue allemande („Les contes nubiens”, par la suite: „N”)²⁶ qui contient 57 contes de la collection qu'on a enregistré en 1973–1974 et qui contient en somme plus de 100 contes. Les époux autrichiens, les savants Andreas et Waltraud Kronenberg – qui ont fait l'enregistrement et mise au point l'anthologie mentionnée – indiquent dans leurs notes relatives aux cinq contes le fait, que Frobenius a lui aussi noté²⁷ (dans le volume Atlantis V., par la suite: „A”) et cela, comme on peut le constater, il y a une soixantaine d'années, en 1912.

²⁴ Stappers, 1962.

²⁵ Frobenius, 1928/B, Recueilli en 1904/1905. Dans ce volume se trouvent 32 contes d'animaux Luba (Baluba).

²⁶ Kronenberg, 1978.

²⁷ Frobenius, 1923/B.

Parmi les cinq parallèles aux quatre, j'ajoute seulement les brèves remarques suivantes:

– Bien que les deux versions de 'La belle Fatma' („N^o": Die schöne Fatma, p. 44.; „A^o": Die tapfere Fatma, p. 224.) aient un thème commun, elles constituent des versions fortement éloignées. Ainsi, il me semble que la comparaison de ces pièces à l'égard de mon but ne promet pas des enseignements significatifs.

– Les versions de 'Hasan, l'orfèvre de Basra' („N^o": Der Goldschmied Hasan aus Basra, p. 62; „A^o": Der Silberschmied, p. 73.) sont assez rapprochées. La plupart des épisodes du conte sont communs.

– La version enregistrée en 1973–1974 – de 'L'homme qui comprend la langue des animaux' („N^o": Der Mann, der die Sprache der Tiere verstehen konnte, p. 253; „A^o": Die Sprache der Tiere, p. 53.) est plus courte que celle de Frobenius. Mais les grands traits des deux contes sont les mêmes.

– La version ultérieure de 'Marie est plus puissante que tout le monde' („N^o": Maria ist mächtiger als alle anderen, p. 261; „A^o": Der Schech El Esuda, der Herr der Löwen, p. 91.) est là aussi, très courte. En dehors de cela, à côté des épisodes communs, on y trouve aussi des tournures fortement différentes.

Cette fois-ci, je m'occuperai de la cinquième „paire" de contes, intitulée 'Le cheval fabuleux' („N^o": Das Wunderpferd, p. 55.; „A^o": Der Hengst Hussan, p. 165.) . La ressemblance des deux versions est très forte, en dépit de plusieurs différences décelables au niveau de petits éléments. C'est pourquoi j' ai fait une analyse, mise en parallèle à enchaînement des épisodes.

Je voudrais encore signaler que l'étendue de la variante des „Nubische Märchen" est moins de la moitié (exactement 46.2%) de celle de la version de l'Atlantis. La version plus courte couvre pourtant 8 feuilles volantes, je pouvais donc mettre côte à côte deux versions assez détaillées.

ANALYSE

Numéro de l'épisode

1. Un nouveau-né, un petit garçon vient au monde. En même temps, la jument du père enfante un poulain. Le garçon et le poulain grandissent ensemble et ils sont en bonne amitié. Le cheval parle avec le garçon en langue humaine. Le garçon devient rapidement orphelin.

DIFFÉRENCES:	„N”	„A”
– le père est...	un homme.	un sultan.
– la mère est morte	quand le garçon était déjà grand. La mère a ordonné à son fils de toujours s'attacher à son cheval.	quand elle a mise son garçon au monde.

2. Le père se marie une deuxième fois. La nouvelle femme veut tuer son beau-fils. D'abord elle veut empoisonner. Mais le cheval met le garçon – qui rentre de l'école – en garde contre le danger.

DIFFÉRENCES:	„N”	„A”
– après que le garçon ait réchappé de l'empoisonnement, il dit	que ce jour-là, il veut manger avec son père. Ainsi la belle-mère est obligée de cuisiner un autre déjeuner.	qu' il se trouve mal et qu' il va prendre le déjeuner chez un ami.

3. La belle-mère met un quelconque sortilège dans le vêtement de fête du garçon, pour le tuer de cette manière. Mais le cheval met de nouveau en garde le garçon contre le danger.

DIFFÉRENCES:	„N”	„A”
– cet épisode	manque!	à la forme ci-dessus!

4. La belle-mère est informée par un de ses conseillers que c' est le cheval qui met toujours le garçon en garde contre le danger. C' est pourquoi elle simule une maladie et prie son mari, par l' intermédiaire de son médecin, qu' il laisse tuer le cheval de son beau-fils parce qu' elle ne peut guérir que si elle peut manger le foie du cheval. Le mari subordonne l' accomplissement de la demande au consentement de son fils.

DIFFÉRENCES:	„N”	„A”
– le conseiller	est un vieil esclave	est un médecin-magicien de l'Afrique occidentale.
– la personne qui intervient et souhaite tuer le cheval chez le mari est	le médecin de sa femme depuis sa jeunesse.	le même médecin-magicien.

5. Le cheval met de nouveau le garçon en garde. Son conseil est le suivant: le garçon doit consentir à la demande de la belle-mère, mais il doit en même

temps demander la permission de faire une dernière promenade à cheval dans un vêtement somptueux.

DIFFÉRENCES:	„N”	„A”
– le vêtement du gargon est	confectionné à cette occasion. Il comprend des armes, des harnachements et le vêtement doré.	son plus beau habillement.

6. Le garçon fait une promenade à cheval et s'enfuit.

DIFFÉRENCES:	„N”	„A”
– la manière de la fuite:	le cheval s'envole avec le garçon sur son dos.	plusieurs hommes de la belle-mère suivent à cheval le garçon pour le tuer. Mais le cheval fabuleux s'éloigne au grand galop devant les poursuivants.

7. Le jeune homme arrive dans un nouveau pays. Il quitte ses habits (et armes) de fête et les confie à son cheval. Il prend du service chez un homme d'une classe inférieure. Quand il prend congé de son cheval, il reçoit de son coursier quelques fils de crinière et un conseil: quand le garçon veut voir son cheval, il doit froisser ces fils et le coursier apparaît tout de suite.

DIFFÉRENCES:	„N”	„A”
– le cheval laisse chez le jeune homme...	deux fils de crinière.	sept fils de crinière.
– la nouvelle profession du jeune homme:	toucheur de boeufs et puiseur d'eau.	il travaille aux côtés du jardinier du sultan.

8. A la première occasion où le jeune homme reste seul – parce que les hommes vont à une quelconque fête – il appelle son cheval pour monter un peu dans son vêtement de fête. Le roi („N”), pour mieux dire le sultan („A”) a sept filles et la plus jeune d'elles aperçoit cette scène. Le jeune homme plait fortement la plus jeune princesse et, à partir de ce jour elle lui envoie, quotidiennement et en secret, des vivres.

DIFFÉRENCES:	„N”	„A”
– la fille du roi voit le jeune homme...	seulement monter à cheval.	la première fois se baigner nu, puis dans son vêtement de fête à cheval.
– la fine du roi	envoie chaque jour, dans le plat, une pièce d'or.	ici ce motif manque.
– le jeune homme	reçoit chaque jour le plat et la pièce d'or.	ne reçoit jamais le plat. C'est le jardinier qui le mange.

9. Le roi assemble le peuple de la ville parce qu' il veut que ses filles choisissent un mari en public. Sa plus jeune fille choisit le jeune homme. Son père se met en colère et chasse le jeune couple de son palais.

DIFFÉRENCES:	„N”	„A”
– la proposition du choix d'un mari vient	de la plus jeune princesse et du jeune homme.	de la princesse aînée.
– le domicile du jeune couple chassé est.	un pigeonnier.	dans le quartier des esclaves.

10. Des troupes étrangères attaquent le pays. On livre plusieurs fois bataille avec l'ennemi. Dans tous les combats, les troupes étrangères les vainquent presque et le roi et les six gendres du roi sont presque faits prisonniers ou morts quand apparaît un chevalier inconnu en armement somptueux qui, seul, met les troupes étrangères en fuite.

DIFFÉRENCES:

„N” : Les combats se répètent une fois l'an durant sept années. La huitième année le vizir jette – sur ordre du roi – un mouchoir sur le chevalier inconnu et lui arrache un ongle. Les six gendres prennent connaissance de cela et tous les six se rongent un ongle pour pouvoir dire qu' ils ont chassé l'ennemi. Mais le jeune homme, le mari de la septième princesse, ne montre à personne son ongle blessé.

„A” : Il y a deux combats, pendant deux jours. Après le premier, les six gendres discutent la question de savoir qui était parmi eux le chevalier victorieux. Le jour suivant, le vieux sultan prend également part au combat comme observateur. La situation est de nouveau dangereuse mais, au dernier moment, le chevalier inconnu arrive, il tue le sultan d'ennemi, disperse les troupes étrangères, mais il reçoit aussi un coup d'épée sur le bras. C'est le sultan qui bande la blessure avec son mouchoir, mais il ne reconnaît pas le

chevalier. Après le combat et la capture, tous le monde repart gaiement à la maison. Le chevalier inconnu disparaît de nouveau des yeux des hommes. En même temps, les six gendres affirment: c'est moi qui ai chassé l'ennemi.

11. Il s'avère que le héros inconnu n'est autre personne que le mari de la plus jeune princesse. Il devient le successeur du roi (du sultan).

DIFFERENCES: (Quant' aux détails, la fin des deux versions est complètement différente.)

„N”: Le roi devient aveugle. On pourrait le guérir seulement avec du lait de gazelle. Les six gendres ont obtenu cela pour le roi, mais pas du lait de gazelle originel et le roi reste aveugle. Par contre, le septième gendre trouve pour le roi du lait de gazelle originel et le roi voit à nouveau. Ce jour-là, le jeune homme se fait connaître. Le roi le nomme son successeur et il maintient, pour lui même, seulement le rang de vizir. Il fait des six gendres des esclaves du nouveau roi.

„A”: Le sultan ne croit pas que le héros se trouve parmi les six gendres. Il exige le mouchoir comme preuve qu'il a bandé la blessure du chevalier. – Après le deuxième combat, pendant la nuit, la plus jeune princesse se rend compte, effrayée, que le sang dégoutte du bras de son mari. Saisie d'effroi, elle appelle sa mère. La femme du sultan reconnaît le mouchoir de son mari, elle donne du sel hémostatique et rapporte le mouchoir au sultan. Le lendemain, le sultan fait appeler son septième gendre. Ce dernier a déjà entendu, le matin, qui s'est passé pendant la nuit. En conséquence, il appelle son cheval, met son vêtement de fête, fait asseoir sa femme devant lui et se rend ainsi chez le sultan. Il lui raconte son histoire, montrant ainsi qu'il est fils de sultan. Alors le vieux sultan le nomme son successeur et laisse tuer le méchant jardinier.

Récapitulons le résultat de l'analyse: seuls deux épisodes ne peuvent être mis en parallèle. C'est le troisième épisode de la version de Frobenius. A côté de cela, les éléments du 10^e épisode sont sans doute assez différents, mais seul le contenu du 11^e diffère considérablement.

L'analyse ci-dessus, tenant seulement compte un aspect, ne prétend pas à la qualification scientifique, puisque elle ne s'étend pas sur les éléments des

épisodes, ne cherche pas les marques de changements historiques étalés sur 60 ans et ne tient compte d'aucun autre aspect important. Pourtant, elle convient à notre but. En effet, dans ce cas, il est devenu visible de manière rassurante qu'on ne peut pas affirmer que le collecteur des récits de l'Atlantis a fait des transformations fondamentales. Naturellement, il ne serait pas juste de tirer de cette analyse ou des citations et des observations ci-dessus des conséquences trop audacieuses. Pourtant, il est devenu clair que si la tâche de la comparaison entre les transcriptions de littérature orale africaine anciennes et nouvelles devenait demain actuelle, il ne serait pas bon dans l'enfilade des travaux, de négliger les volumes de l'Atlantis et les autres collections de conte de Frobenius.

Et, maintenant, je voudrais mentionner brièvement qu'en m'occupant de l'authenticité des collections de textes de Frobenius, j'ai jusqu'ici cassé sous silence les informations historiques qui se trouvent dans ces volumes – sans compter la généalogie des souverains Mossi. Dans le cas où l'éclaircissement aura lieu de la mesure de la valeur documentaire de ces contes et récits, on doit aussi penser à l'utilisation historiographique de cette matière.

En ce qui concerne la valeur historique de la tradition orale, je voudrais relever, en liaison avec une constatation citée de Frobenius, un parallèle particulier. Je pense à la distinction méthodologique conséquence du caractère de la tâche de l'ethnologie connexe enquête des contes, en un mot aux méthodes polygraphique et monographique. Sur le terrain de l'historiographie africaine, où on ne peut pas travailler sans utiliser la tradition orale, cette dualité se relève également. Car si quelqu'un écrit l'histoire de toute Afrique – ou d'une grande partie du continent – aussi prévoyant soit-il, il ne peut examiner toutes les constatations se basant originellement sur la tradition orale, avec une méthode aussi précieuse et exigeante, comme un historien qui s'occupe de l'exploration des faits de l'histoire de certaines tribus ou d'unité politique ou ethnique de petite dimension.

A titre d'exemple – en faisant allusion à la méthode polygraphique – je mentionne une explication de Robert Cornevin s'y rattachant et, d'autre part – en corrélation avec la méthode monographique – une étude de Jan Vansina.

Dans son *Histoire des peuples de l'Afrique noire*²⁸ Robert Cornevin s'occupe dans le détail de la tradition orale africaine. Il explique comment on

²⁸ Cornevin, 1963, pp 50–73.

peut et on doit employer la tradition orale comme source historique, puis quels problèmes apparaissent au cours de l'évaluation et de l'examen de cette source. Il relève intérêt particulier des peuples africains pour leur histoire; les gardiens de la tradition historique et la transmission de la tradition de génération en génération; le problème de la chronologie, mais aussi certains points d'appui (p. ex. les éclipses de lune et de soleil, etc.); la déformation historique conséquence de la vanité tribale et nationale; l'importance de la connaissance des langues et de la comparaison des divers témoignages sur une seule tradition; le danger du mélange de l'aspect anthropologique (race), linguistique et ethnologique (culture); la prudence nécessaire à l'égard des différentes hypothèses et des compilations des 17^e et 18^e siècles.

Il est sans doute impressionnant, presque effroyant de voir de combien d'aspects l'historien doit tenir compte quand il commence travailler en s'appuyant sur ses sources lesquelles, par bonheur, seront en nombre croissant. Pourtant, si nous mettons tout ceci en regard des exigences, des prétentions – dans son travail *De la tradition orale*²⁹ – du Jan Vansina relativement à la révision de la tradition orale historique de certaines tribus, ethnies ou de plus petits groupes politiques, nous nous trouvons en face d'une contradiction pareille à la divergence entre les méthodes polygraphique et monographique de Frobenius. En effet, je ne sais pas ce que pourrait faire historien du continent africain s'il devait enquêter en relation avec toutes les données émanant initialement de la tradition orale – selon les aspects de Jan Vansina – recherchant en arrière les enchaînements des témoignages pour voir si ses informations étaient à l'origine:

- des textes en vers ou en prose,
- comment on a interrogé qui les a récités,
- si on a confronté la personne en question avec les autres, qui connaissait aussi la tradition,
- si la nouvelle de l'histoire secrète provient d'une couche sociale supérieure ou si le contenu de ces épisodes du passé sont connus par tout le monde dans la tribus,
- la tradition a-t-elle été transmise à côté d'un enseignement obligatoire et sous un contrôle étroit,
- a-t-on appliqué des sanctions à l'égard de la personne qui est tombé en faute pendant le récit de la tradition,

²⁹ Vansina, 1961.

- quels intérêts pouvaient pousser informateur travestir les témoignages en une quelconque direction,
- etc, etc.

Je crois que la réponse est claire. Il ne serait pas juste de protester contre la rédaction des compilations historiques au nom des exigences scientifiques utilisées sur un terrain étranger. Puisque la critique de sources historiques trop sévère n'accepterait pas non plus la plus grande partie des sources écrites, on devrait de la même façon repousser une grande partie de histoire européenne.

Sur la base de ces idées, nous pourrions reconnaître aussi qu' au commencement de notre siècle, quand nos informations, trop incomplètes, étaient en liaison avec de grands territoires et avec plusieurs peuples d'Afriques, Frobenius aurait pu penser à juste titre qu' il ne commettait pas une erreur s' il employait sa méthode polygraphique, avec laquelle il a recueilli beaucoup des matériaux utiles y compris, probablement, pour les recherches scientifiques aujourd' hui.

Après cette digression, retournant mon problème principal, je voudrais encore aborder la question de savoir, quelles tâches on devrait essayer d'exécuter en relation avec des collections du conte de Frobenius et ce qu' on pourrait attendre de cette tentative.

La tâche se composerait de l'étude systématique des travaux de Frobenius qui peuvent probablement apporter des données complémentaires et d'orientation importantes du point de vue scientifique pour la série de l'Atlantis³⁰ et pour les autres collections de textes de Frobenius.

A côté des travaux connus et d'un accès facile – où se recontrent aussi, sporadiquement, des notes importantes³¹ – on devrait examiner tour à tour ses études et articles qui ne sont accessibles, surtout, qu' en Allemagne, peut-être même uniquement à l'Institut Frobenius. D'autre part, mais avant tout,

³⁰ Frobenius, 1921, pp 37–38. A la mélodie et rythme des contes (des chantes héroïques) Soninke. Frobenius, 1911, XV, p 29. A l'expédition en 1907–1909 Frobenius avait un phonographe. A quoi il l' a employé? Frobenius, 1931, p 240. „Si le narrateur ne pouvait pas continuer (le récit) il a chanté quelque mélodie en lui...” Frobenius, 1928/B, 149, 184, 224–225. Frobenius a décrit les contes surtout en prose. Pourtant nous trouvons aussi des détails en vers.

³¹ En ce qui concerne les journaux des expéditions, on pourrait espérer à trouver p. ex. la description des contes en „pidgin”, des notations à la forme (en vers, en prose, en chantant, en chœur etc.), à la manière de la production, à l'occasion d'interprétation, en connexion avec cela la fonction sociale du conte etc.

on devrait étudier à fond les journaux et les annotations des douze expéditions. Ce serait un profit scientifique particulièrement grand si on pouvait retrouver les quelques 600 contes recueillis en Afrique du Sud pendant l'expédition des années 1928–1930, et aussi leurs transcription en langue originale.³²

Jusqu' au jour où quelqu' on s'étudiera les sources mentionnées et surtout les journaux et les annotations des expéditions, afin d'apporter un complément scientifique, on ne pourra pas trancher sur la question de savoir, si on peut compter sur le complètement, au point de vue scientifique, des volumes en question ou bien d'une partie et, d'autre part, s' il ne serait pas possible d'étudier les méthodes de notation et de traduction de Frobenius et le changement des celles-ci.

La possibilité est d'autant plus déprimante que la documentation conservée à l'Institut Frobenius de Francfort a subi des dommages irréparables. Je le dis parce qu' en 1973, Eike Haberland, le directeur de l'Institut, a écrit:

„...la guerre... détruisit Institut et le Musée de Francfort avec bien des trésors...”³³

Sans informations détaillées sur ce terrain, je connais pourtant une nouvelle encourageante. En effet, Helmut Petri – que nous avons déjà mentionné – a écrit, en 1953, c' est-à-dire 8 ans après la fin de la guerre:

„...Institut Frobenius... conserve les nombreux documents... de cet homme. Ils contiennent aussi les journaux et les annotations de ses douze expéditions, ... etc.”³⁴

J'espere que cette dernière information sera juste et il n' y a pas d'obstacles objectifs pouvoir examiner dans le but de les élucider d'un point de vue scientifique les collections de la tradition orale africaine de Leo Frobenius.

³² Frobenius, 1931, pp 53–54.

³³ Haberland 1973, p 238.

³⁴ Petri, 1953.

DAS WUNDERPFERD^{*35} („N“)

Ein Mann heiratete eine Frau. Sie gebar einen Sohn und starb. Der Mann heiratete eine zweite Frau. Inzwischen wuchs der Sohn heran, besuchte die Schule und lernte sehr gut. Die Stiefmutter aber hasste ihren Stiefsohn und trachtete ihm nach dem Leben.

Der Vater hatte eine Stute. Diese Stute bekam ein Fohlen, das der Vater seinem Sohn schenkte. Der Junge liebte dieses Fohlen, und wenn er aus der Schule heimkam, ging er als erstes zum Fohlen, streichelte und fütterte es und redete mit ihm, denn das Fohlen konnte sprechen.

Eines Tages vergiftete die Stiefmutter die Speise, die sie für ihren Stiefsohn gekocht hatte. Als er aus der Schule kam, ging er wie immer zuerst zum Fohlen. Das Fohlen warnte ihn, dass die Speise heute vergiftet sei: „Sage deiner Stiefmutter, dass du heute zusammen mit deinem Vater essen willst.“

Als der Junge darauf bestand, dass er zusammen mit seinem Vater essen wolle, musste die Stiefmutter eine neue Speise kochen (um ihren Mann nicht zu vergiften). Nun kam ein westafrikanischer Arzt und Zauberer in das Dorf. Die Stiefmutter suchte ihn auf, damit er ihr rate, wie sie ihren Stiefsohn töten könnte. Der Zaubermeister antwortete: „Dein Stiefsohn hat ein Fohlen, und dieses Fohlen warnt ihn jedesmal, wenn ihm eine Gefahr droht. Zuerst müssen wir das Fohlen töten. Ich werde dir gleich erklären, wie wir das tun werden: du musst viele Fladenbrote aus Hirse machen und sie in der Sonne trocknen. Die trockenen Fladenbrote legst du auf dein Bett und bedeckst sie mit einer Matte. Dann legst du dich auf diese Matte und brüllst laut, dass deine Knochen im Leibe zerbrechen. Wenn du dich dabei bewegst, wird man auch etwas krachen hören. Dann werde ich kommen und sagen, dass dich nur die Leber des Fohlens kurieren kann. Das Fohlen wird daraufhin geschlachtet werden. Deinen Stiefsohn dann zu töten wird nicht mehr schwierig sein.“

Die Stiefmutter tat, wie es ihr der Westafrikaner geraten hatte. Ihr Mann rief einen Arzt nach dem anderen, bis schliesslich auch der Westafrikaner gerufen wurde. Dieser machte sein Orakel, warf die Kaurischnecken auf den Sand und sprach: „Die Kaurischnecken sagen, dass deine Frau durch die Leber eines Fohlens, das sich in diesem Gehöft befindet, geheilt werden kann.“

* KRONENBERG, 1978, pp 55-62.

³⁵ FROBENIUS, 1931, 53-54.

Der Vater war bestürzt und sagte: „Ich habe das Fohlen meinem Sohn gegeben. Er müsste einverstanden sein, dass wir sein Fohlen schlachten.“

Inzwischen war der Junge aus der Schule gekommen und ging zuerst zu seinem Fohlen. Da sprach das Fohlen zu ihm: „Man wird dich um dein Einverständnis bitten, mich zu schlachten. Dann sage: 'Ich will einen Sattel aus Gold, ein Zaumzeug aus Gold, ein Schwert und Schuhe aus Gold. Dann möchte ich auf meinem Fohlen gegen Norden und gegen Süden reiten, und wenn ich zurückkomme, dann könnt ihr das Fohlen töten.' Als der Junge dann seinen Vater begrüßen ging, bat dieser seinen Sohn, einzuwilligen, dass man sein Fohlen schlachte. Der Junge antwortete, wie es ihm das Fohlen geraten hatte, und es wurde mit einem Geschirr aus Gold gesattelt. Mit goldenen Schuhen bekleidet und mit einem Schwert aus Gold bewaffnet bestieg der Junge das Fohlen und ritt gegen Norden, er ritt gegen Süden und kam zu den Leuten zurück, die auf ihn warteten. Da sprach er zu seinem Vater: „Friede sei mit dir!“ Nach diesen Worten erhob sich das Pferd in die Lüfte und flog davon. Die Leute liefen nach, so schnell sie konnten, blieben aber bald zurück.

So flogen sie eine Weile, dann fragte das Fohlen den Jungen, was er sehen könne? „Ich sehe ein Wasserschöpfrad“, lautete die Antwort. „Das ist unser Ort, wir fliegen jetzt herunter“, sagte das Fohlen und fuhr fort: „Ich werde dich jetzt verlassen. Du kannst hier arbeiten, aber wann immer du mich brauchen solltest, dann nimm zwei Haare von meiner Mahne, reibe sie aneinander, und ich werde wieder zu dir kommen.“

In der Nahe des Wasserschöpfrades war ein Garten. In dem Garten war eine Höhle, und in dieser Höhle lebte eine alte Frau. Der Junge fragte die alte Frau, ob sie ihm erlaube, bei ihr zu bleiben. Die alte Frau war gern damit einverstanden.

Nun, der Garten gehörte einem König. Ein Sklave berichtete dem König, dass bei der alten Frau ein Jüngling sei, und der König liess den Jüngling fragen, ob er bereit sei, die Rinder am Wasserschöpfrad anzutreiben. Der Junge war damit einverstanden and wurde so der Wasserschöpfräder-Rinderantreiber des Königs.

Die Tage vergingen. Wie gern hätte der Junge sein Pferd wieder gesehen, aber er hatte keine Gelegenheit dazu, denn immer waren Leute zugegen. An einem Freitag jedoch gingen alle in die Moschee beten, nur er allein war im Garten geblieben. Da rieb er die zwei Haare aus der Mähne seines Pferdes, and schon stand es vor ihm mit all den goldenen Sachen. Schnell sprang er auf sein Pferd and ritt im Garten herum. Dabei zertrat das Pferd einige Pflanzen.

Der König hatte sieben Töchter, die an seinem Hofe lebten. Die Jüngste von ihnen schaute gerade aus einem Fenster des Hofes her aus and erblickte den Reiter auf dem goldgeschmückten Pferd. Sie eilte zu ihrer Mutter, der Königin, and fragte sie, wer die Nahrung für den Wasserschöpfrad-Rinderantreiber bereite? Als die Königin antwortete, dass es die and die Dienerin mache, sagte die Prinzessin, dass sie ab heute selber die Nahrung für den Jüngling richten möchte. Jeden Tag bereitete sie frische Fladenbrote aus Hirse and steckte in die Tunke ein Goldstück hinein. Jeden Tag fand der Junge ein Stück Gold in seiner Speise, verwahrte es gut auf and wunderte sich, wer wohl diese Goldstücke in sein Essen tut.

Einmal wollte der König zusammen mit seinen Töchtern in seinen Garten lustwandeln and liess die grosse Kupferpauke schlagen, damit ihn viele Leute dabei begleiten.

Im Garten angekommen lief die älteste der Königstöchter auf eine Bananenstaude zu, die mittlere auf einen Orangenbaum and die jüngste auf einen Zitronenstrauch zu. Sie pflückte eine reife gelbe, eine grüne and eine unreife Zitrone. Mit diesen Zitronen lief sie unbemerkt zu unserem Jüngling and sprach: „Ich werde diese drei Zitronen meinem Vater geben. Daraufhin wird mein Vater die Leute fragen, was diese Zitronen wohl bedeuten mögen. Dann tritt vor meinen Vater and verlange von ihm zuerst sein Versprechen, dass er dir Strafflosigkeit zusichert. Dann sage: „Deine Töchter waren vor einigen Jahren wie die unreife Zitrone. Dann wuchsen sie heran – so wie die grüne Frucht. Nun sind sie alle reif – so wie die gelbe Zitrone – and müssen verheiratet werden!“

Nach diesen Worten eilte die Prinzessin davon, mischte sich zwischen die Begleiter des Königs and reichte ihm die drei Zitronen. Der König liess sie in einem Tuch bringen and die Kupferpauke zum Zeichen schlagen, dass sich die Leute an seinem Hofe versammeln sollen, um die Frage zu beantworten, was diese drei Zitronen bedeuten. „Fehlt noch jemand?“ fragte der König. „Es sind alle da bis auf den Rinderantreiber am Wasserschöpfrad“, antworteten die Leute. „Dann schlagt nochmals die Kupferpauke!“ befahl der König. Jetzt trat der Rinderantreiber vor den König and sagte: „Ich werde die Frage beantworten, doch der König möge schwören, dass ich unter seinem Schutz stehe“, and als der König ihm seinen Schutz zusicherte, fuhr er fort: „Deine Töchter waren vor Jahren wie die unreife Frucht, dann wuchsen sie heran wie die grüne Zitrone, jetzt aber sind sie wie die reife Frucht and brauchen Ehemänner.“

Lange dachte der König nach, dann liess er sieben Ochsen schlachten and die grosse Kupferpauke schlagen, damit sich alle Leute bei ihm versammeln.

Es kamen alle Einwohner des Landes. Die Männer mussten sich in einer Reihe hinsetzen, and der König reichte jeder seiner Töchter ein Kopftuch, damit sie es dem Mann ihrer Wahl, dem Mann, den sie heiraten möchten, zuwerfen. Die sechs älteren Töchter des Königs warfen ihre Tücher mal auf einen dicken Mann, mai auf einen Mann mit einem Schnurrbart oder auf einen vornehm gekleideten Mann. Die Jüngste jedoch ging mehrere Male zwischen den Männern herum, aber sie kehrte zu ihrem Sitz zurück, ohne eine Wahl getroffen zu haben. „Fehlt da noch jemand, warum hat meine Jüngste noch nicht gewählt?“ rief der König. „Es sind alle da bis auf den jungen Mann vom Wasserschöpftrad“, antwortete ein Sklave. So wurde nochmals die Kupferpauke geschlagen and der Rinderantreiber geholt. Die jüngste Tochter des Königs ging noch zweimal zwischen den Männern herum and warf beim drittenmal ihr Tuch diesem Jüngling zu.

Der König ärgerte sich sehr, dass seine Jüngste den Rinderantreiber des Wasserschöpfrades gewählt hatte. Eine jede seiner älteren Töchter bekam ein gut eingerichtetes Gemach in seinem Palast, die Jüngste hingegen wurde in ein Taubenhaus eingewiesen. Doch ihr Mann rieb die zwei Pferdehaare aneinander, da erschien sein Pferd, reinigte das Taubenhaus, richtete es aufs beste ein and parfümierte es mit Moschus, and dieser Duft war so stark, dass man ihn von weitem riechen konnte.

Nun pflegten jedes Jahr die Feinde das Königreich anzugreifen. Als der Kampf nahte, schickte der König seinen sechs Schwiegersöhnen je ein gutes Pferd and ein scharfes Schwert, damit sie zusammen mit seinen Wesiren kämpfen. Sein siebter Schwiegersohn bekam ein lahmes Pferd and ein abgebrochenes Schwert. „Er kann ja hinter der Armee nachkommen“, sagte der König. Als der Kampf begann, liefen die sechs Schwiegersöhne davon. Da nahm unser Jüngling die zwei Haare and rieb sie aneinander, erhob sich auf seinem Pferd in die Luft, zog sein Schwert, and bei jedem Schwertstreich fielen tausend Feinde, so dass alle von einer grossen Angst ergriffen wurden. Sie erbaten den Schutz des Königs and ergaben sich.

Dies wiederholte sich sieben Jahre lang. Nach der siebten Schlacht sagte der Wesir zum König: „In alien diesen Kämpfen, als wir schon fast verloren waren, kam ein Ritter auf einem Pferd geflogen and schlug die Feinde in die Flucht. Wir aber wissen nicht, wer es ist.“ Da sagte der König zu seinem Wesir: „Beim nächsten Kampf wirst du dieses Tuch auf den Ritter werfen!“ Als es mm achten Jahre wieder zur Schlacht kam, gelang es dem Wesir das Tuch auf den Ritter zu werfen. Dabei riss er ihm einen Fingernagel ab. Als der Wesir dies berichtete, hörten davon die sechs Schwiegersöhne und schnitten sich die Fingernägel ab, um behaupten zu können, dass sie es wa-

ren. Der wahre Ritter hingegen zeigte niemandem seine kleine Verletzung. Wiederum wusste niemand, wer der Ritter war.

Eines Tages wurde der König blind. Es wurden viele Ärzte gerufen, aber keiner konnte ihm helfen. Schliesslich gab ein Arzt folgenden Rat: „Wenn man einen Tropfen der Milch einer Gazelle, die zum erstenmal geworfen hat, in die Augen des Königs träufelt, dann wird er wieder sehen können. „Die sechs Schwiegersöhne bekamen je ein gutes Pferd, ein Schwert and Wasser and zogen los, um diese Gazellenmilch zu beschaffen. Der Mann der jüngsten Tochter bekam nur ein lahmes Pferd, ein verrostetes Schwert and wurde erst zwei Tage später als die anderen ausgeschickt. Als er ein Stück Weges auf dem lahmen Pferd geritten war, rieb er die zwei Pferdehaare aneinander and flog auf seinem Wunderross in drei Stunden den Weg von sieben Reittagen.

Mitten in der Wüste blieb das Pferd vor einer Zeriba stehen, vor der ein Araber sass. In der Zeriba befanden sich Gazellen verschiedenen Alters and unterschiedlicher Grösse. Unser Ritter begrüsst den Araber mit den Worten: „Friede sei mit dir, du Sheikh der Araber. Überlasse mir eine Woche lang diese Zeriba and zeige mir die älteste der Gazellen and such die Gazelle, die zum erstenmal geworfen hat. Ich werde dir Gold geben soviel du willst.“ – „Komm in einer Woche wieder. Ich werde dir die Zeriba überlassen and dir die zwei Gazellen zeigen“, antwortete der Araber.

Als unser Ritter schon lange wieder fort war, kamen die sechs anderen Schwiegersöhne des Königs bei der Zeriba an. Der Araber begrüsst die Fremden and schlachtete einen Hammel für sie. Er bereitete ihnen ein gutes Abendessen, and sie verbrachten die Nacht als seine Gäste.

Am nächsten Tag sagte der Araber: „Seit vielen Jahren hat uns hier kein Gast mehr aufgesucht. Warum seid ihr hierher gekommen? – „Unser König ist erblindet. Die Ärzte sagen, dass ihn die Milch einer Gazelle, die zum erstenmal geworfen hat, heilen kann. Wir sind dieser Gazellenmilch wegen hier“, antworteten sie.

„So!“ erwiderte der Araber, „wir Araber verkaufen keine Milch. Wenn jemand von uns Milch kaufen will, dann müssen wir ihm vor erst am Hintern unsere Eigentumsmarke einbrennen, and so wird er unser Sklave!“

Einige der sechs Schwiegersöhne des Königs waren einverstanden, sich markieren zu lassen, einige von ihnen wollten jedoch von diesem Handel nichts hören. Sie stimmten ab, and die Mehrheit war der Meinung, dass es besser sei, sich markieren zu lassen and die Gazellenmilch zu bekommen als den weiten Weg erfolglos zu machen. „Schliesslich ist es von hier so weit zu

uns, dass der Araber niemandem sagen kann, dass wir seine Sklaven sind“, meinten sie.

Daraufhin legte der Araber das Markierungseisen ins Feuer, and als es rot glühte, zog er das Kleid des Ältesten von ihnen aus, brannte ihm seine Eigentumsmarke ins Gesicht and sagte: „Du Soundso, du bist Sklave des Soundso!“ Dann kam der Nächstälteste dran, bis sie schliesslich alle markiert waren. Dann melkte der Araber die älteste seiner Gazellen, füllte einem jeden der Männer einen Lederschlauch mit ihrer Milch an and sagte: „Geht!“

Während dieser ganzen Zeit hatte sich der Jüngste der Schwiegersöhne in der Wüste versteckt gehalten. Als seine Schwäger schon weg waren, kam er wieder zum Araber zurück, füllte einen Lederschlauch mit der Milch einer Gazelle, die zum erstenmal geworfen hatte, gab dem Araber reichlich Gold and traf gleichzeitig mit seinen Schwägern am Hofe des Königs an.

Die sechs Schwiegersöhne tröpfelten etwas von der Gazellenmilch, die sie mitgebracht hatten, in die Augen des Königs, doch der König blieb so blind wie zuvor. Der jüngste Schwiegersohn gab die Gazellenmilch seiner Frau and sagte: „Vielleicht wird unsere Milch ihm helfen!“ Als die jüngste Prinzessin vor ihren Vater trat, weigerte sich dieser, die Gazellenmilch zu nehmen: „Mir wurde schon so viel Milch in die Augen geschüttet, dass mein Zustand sich nur noch verschlimmert hat.“ – „Vielleicht wird aber unsere Gazellenmilch dir helfen?“ meinte die Prinzessin.

Ihr Mann hatte der Prinzessin nicht nur die Milch, sondern auch drei Akaziendornen mitgegeben and gesagt: „Lege einen Dorn auf das Kissen, einen auf den Stuhl and einen unter die Füsse des Königs. Wenn nach dem Einträufeln der Milch der König die Dornen sieht, dann ist er geheilt, wenn nicht, dann ist er noch blind.“

Die jüngste der Töchter tröpfelte schliesslich die Gazellenmilch in die Augen des Königs. Er stand auf, um hinauszugehen, and als er zurückkam, war die Tochter immer noch in seinem Gemach. Da schrie der König: ^{Was} „Sollen die Dornen auf dem Kissen, auf dem Stuhl and vor meinen Füssen?“ and rief die Diener, die Dornen zu entfernen. Die Leute aber waren überaus glücklich, denn ihr König war nun geheilt, Der König gab ein grosses Dankessen, and der Ehemann seiner Jüngsten sprach zu ihm: „Hoch lebe der König! Zuerst sei festgestellt, dass sich unter den Anwesenden sechs meiner Sklaven befinden. Sie sind am Gesicht mit meinem Namen markiert. Definiere Soldaten sollen sie suchen!“

Die Soldaten untersuchten die Anwesenden, aber sie konnten die Markierung nicht finden. Doch der Ritter wies auf die Männer in der Umgebung

des Königs and sagte: „Untersucht auch diese!“ So entdeckten die Soldaten die sechs markierten Männer. „Das sind meine Sklaven, and dies war der erste Punkt meiner Ansprache!“ sprach der jüngste der Schwiegersöhne des Königs and fuhr fort: – „Ich war der Ritter, der in den Schlachten den Sieg erkämpfte! Ich war es, auf den der Wesir das Tuch warf!“, and er zeigte den Finger and den abgebrochenen Nagel.

Darauf befahl der König: „Diese sechs Männer sollen mit den anderen Sklaven am Wasserschöpfrad arbeiten, and meine älteren Töchtern sollen die Dienerinnen meiner jüngsten Tochter sein. Und ab nun ist dieser Mann da der König, denn ich bin nur noch sein Wesir!“

Und ich, euer Erzähler, war einer der Soldaten des Königs, and als ich diese Worte hörte, da klatschte ich laut Beifall, and meine Kameraden klatschten mit.

DER HENGST HOUSSAN³⁶ („A“)

Ein Sultan heiratete. Seine Gemahlin ward schwanger. In der Zeit, da seine Gattin sich schwanger fühlte, ward auch das beste Pferd des Sultans, eine Stute trächtig, and in der Nacht, in der die Gattin des Sultans dem Sultan einen Sohn gebar, warf die Stute ein Fohlen, das war männlich. Der Sohn des Sultans and der kleine Hengst wuchsen gemeinsam auf. Der Sultan nannte das Fohlen Houssan and schenkte es seinem kleinen Sohne. Jeden Morgen nun, wenn der Knabe aufstand, war es sein erstes, dass er zu dem Pferde lief and es streichelte. Eines Tages nun lag die Gemahlin des Sultans im Sterben, and sie rief kurz vor ihrem Verscheiden noch einmal ihren Sohn zu sich and sagte: „Mein Sohn, was dir auch immer im Leben zustossen möge, halte dich immer an Houssan.“ Dann starb die Frau des Sultans.

Der Sultan heiratete nach kurzer Zeit eine andere Frau. Diese konnte den kleinen Sultanssohn nicht leiden, and nachdem sie selbst dem Sultan einen andern Sohn geschenkt hatte, beschloss sie, den Stiefsohn zu töten. Der Knabe ging aber jeden Morgen, wenn er aus der Schule kam, zu seinem Houssan, streichelte ihn, gab ihm gute Worte and ging dann erst in das Haus, um sein Essen zu nehmen.

Eines Tages kam der Bursche wieder aus der Schule. Er ging in den Stall, streichelte Houssan and gab ihm gute Worte. Da wandte Houssan den Kopf,

³⁶ Frobenius, 1923/B, pp 165–179.

rieb die Stirne an der Brust des Burschen and sagte: „Mein Schatr Mohammed! Iss heute nichts von der Speise deiner Stiefmutter, denn deine Stiefmutter hat Gift hineingetan.“ Der Bursche umarmte sein Pferd and ging hinein. Als ihm das Essen aufgetragen wurde, erklärte er, sich nicht wohl zu Millen and ging von dannen, angeblich, um einen Arzt aufzusuchen, in Wahrheit aber, um bei einem Freunde zu speisen. Mit dem Freunde verabredete Schatr Mohammed nun, dass er stets bei ihm essen wolle, da er von nun ab das Essen seiner Stiefmutter vermeiden wolle.

An jedem Tage aber ging Schatr Mohammed, wenn er aus der Schule kam, zu dem Stalle seines Hengstes. Eines Tages streichelte er wieder Houssan and gab ihm gute Worte. Da wandte Houssan seinen Kopf, rieb die Stirne an der Brust des Burschen and sagte: „Mein Schatr Mohammed! Nimm nicht das Kleid, das deine Stiefmutter dir hingelegt hat. Deine Stiefmutter hat Zaubermittel in das Kleid genaht. Wenn du es anziehst, wirst du sterben.“ Der Bursche umarmte sein Pferd and ging in das Haus. Im Hause überreichten die Sklaven ihm ein schönes Kleid. Der Bursche aber sagte: „Ich danke für das Kleid, das sehr schön ist. Ich habe aber eine Verpflichtung auf mich genommen, dass ich nämlich bis zu einer gewissen Zeit nur alte Kleidung tragen will.“ Darauf ging Schatr Mohammed, um bei seinem Freunde zu essen.

Die Leute, die Schatr Mohammed das Kleid gebracht hatten, kamen nun zur Gemahlin des Sultans and sagten: „Schatr Mohammed will das Kleid nicht annehmen, weil er eine gewisse Verpflichtung auf sich genommen hat.“ Die Gemahlin des Sultans sagte: „Gut denn, lasst den Burschen in Lumpen gehen.“ Die Gemahlin des Sultans sagte aber bei sich: „Dieser Bursche muss jemand haben, der ihn warnt. Ich werde der Sache nachgehen.“ Die Gemahlin des Sultans sprach also mit einem der alten Sklaven nach dem andern über die Freunde des Sultansohnes and über alle, die ihm besonders nahe standen. Der eine führte diesen an, der andere jenen. Ein alter Sklave aber sagte: „Der beste Freund, den Schatr Mohammed hat, ist sein Pferd Houssan. Dieses wurde am selben Tage wie er von der Lieblingsstute des Sultans geboren. Jeden Tag, wenn Schatr Mohammed aus der Schule kommt, geht er erst zu dem Hengst and spricht mit ihm.“

Die Gemahlin des Sultans erwog alles, was die Leute gesagt hatten and sprach bei sich: „Es muss dies Pferd Houssan sein, das den Burschen berät. Der Hengst muss sterben!“ Die Frau des Sultans legte sich auf das Angareb and sagte: „Ich bin krank. Ruft mir den alten Arzt, der mich von Kindheit an kennt.“ Die Leute riefen den alten Arzt, and als er kam, sagte die Frau des Sultans zu ihm: „Mein Arzt, du kennst mich von Jugend auf. Mein Arzt, du

weisst, dass ich von Zeit zu Zeit erkrankte and dann nur wieder gesunde, wenn mir ein bestimmtes Gelüst, das mit der Krankheit aufkommt, gestillt wird. Ich bin nun wieder erkrankt and fühle, dass ich nur dann gesund werden kann, wenn ich die Leber des Houssan (Pferd i. arab.) Schatr Mohammeds genieße. Also bitte ich dich, zu meinem Gatten, dem Sultan, zu gehen and ihm mitzuteilen, dass ich erkrankt sei and nur wieder gesund werden könne, wenn ich die Leber des Houssan als Kräftigungsmittel and Medizin erhalte." Der alte Arzt sagte: „Ich will zum Sultan gehen and will es ihm sagen.“

Der alte Arzt ging zum Sultan and sagte: „Deine Gattin ist schwer erkrankt. Ich war bei ihr and kann sagen, dass sie nur dann geheilt werden kann, wenn man ihr die Leber des Houssan deines Sohnes Schatr Mohammed gibt.“ Der Sultan sagte: „Ich bedaure die Krankheit meiner Gattin sehr and wünsche, dass sie bald gesund werden möge. Ich kann aber nicht anordnen, dass man den Houssan meines Sohnes töte, denn der Houssan gehört eben meinem Sohne, der jetzt in der Schule ist. Wenn er aber aus der Schule kommt, soli man meinen Sohn sogleich zu mir rufen, and ich werde ihn dann selbst bitten, seinen Houssan herzugeben.“ Der Arzt ging zur Gattin des Sultans zurück and berichtete ihr.

Die Gattin des Sultans sagte zu ihren Leuten: „Geht Schatr Mohammed entgegen, wenn er aus der Schule kommt. Trefft ihn, ehe er noch in den Stall seines Houssan getreten ist and sagt ihm, dass der Sultan verlange, ihn unge-säumt zu sprechen.“ Die Leute gingen. Die Leute trafen Schatr Mohammed, als er aus der Schule kam. Sie sagten zu ihm: „Der Sultan lässt dir sagen, du sollst ohne Säumnis sogleich zu ihm kommen.“ Schatr Mohammed sagte: „Geht and sagt meinem Vater, dass ich sogleich zu ihm kommen werde. Ich will aber erst meinen Houssan begrüßen.“ Die Leute der Stiefmutter sagten: „Du sollst sogleich and ohne Versäumnis zu ihm kommen. Geh also nicht erst zu deinem Houssan!“ Der Sohn des Sultans aber wurde zornig and sagte: „Wer seid ihr, Sklaven meiner Stiefmutter, dass ihr es wagt, mir meine Wege vorzuschreiben! Wenn mein Vater, der Sultan, so eilig mit mir sprechen wollte, würde er nicht euch zu mir schicken, sondern seine eigenen Leute. Macht dass ihr wegkommt and mich nicht auf meinem Wege belästigt, ihr Giftmischer!“ Darüber erschrakten die Leute, liefen schnell von dannen and erzählten alles der Gattin des Sultans. Die Gattin des Sultans sagte: „Wenn enn ich nur die Leber des Houssan erhalte and gesund werde!“

Schatr Mohammed aber trat in den Stall Houssans, streichelte den Hengst and sagte: „Was gibt es wieder, mein Houssan, mein Freund, mein Bruder?“ Der Hengst rieb seine Stirn an der Brust des Burschen and sagte: „Mein

Schatr Mohammed! Deine Mutter will meine Leber essen, hat angegeben krank zu sein und vom Sultan meinen Tod verlangt. Dein Vater will mich aber nicht ohne deinen Willen töten lassen. Er will mein Leben von dir erbiten. Geh zu ihm. Wenn er dich um mein Leben bittet, sage es ihm zu, verlange aber, dass man dir erlaubt, erst noch einmal in deinen besten Kleidern auf mir um die Stadt zu reiten. Er wird es erlauben, und dann wird alles andere von selbst erfolgen." Schatr Mohammed streichelte seinen Hengst and ging.

Der Sultan empfing seinen Sohn and sagte: „Mein Sohn, wie ich höre, ist meine Gemahlin schwer erkrankt. Der Arzt sagt, sie könne nur dadurch geheilt werden, dass sie die Leber deines Hengstes genieße. Ich bitte dich also, den Hengst töten zu lassen and verspreche dir dafür ein anderes gutes Pferd. Ich weiss, das dir dies schwer fallen wird, aber ich will versuchen, dir hierin und auch sonst Ersatz zu schaffen." Schatr Mohammed sagte: „Mein Vater! da du mich um dieses bittest, will ich es gern tun. Vorher will ich aber von meinem Houssan Abschied nehmen und will mit ihm einmal um die Stadt reiten. Nachher kann deine Gattin den Houssan töten. Ich hoffe, mein Vater, dass du hiermit einverstanden bist." Der Sultan sagte: „Gewiss, mein Sohn! Dieses ist ein berechtigter Wunsch." Der Sohn des Sultans ging.

Der Sultan sandte zu seiner Gemahlin and liess ihr sagen, dass sein Sohn nur noch einmal auf seinem Houssan um die Stadt reiten und ihn ihr dann ausliefern wolle. Die Gattin des Sultans hörte das and rief einige ihrer ergebensten Leute. Die Gattin des Sultans sagte: „Macht euch bereit mit Pferden und Waffen. Wenn Schatr Mohammed nachher ausreitet, folgt ihm in einiger Entfernung. Wenn er in die Wünste entfliehen will, jagt aber hinter ihm her and tötet sogleich ihn and sein Pferd. Hütet euch aber, dass jemand euch sieht!" Die Leute sagten: „Meine Herrin! Es soll geschehen!"

Schatr Mohammed zog seine besten Kleider an und nahm seine Waffen. Dann ging er in den Stall und sattelte den Houssan. Er streichelte ihn und bestieg ihn. Er sah, dass in einiger Entfernung bewaffnete und berittene Leute standen, und, als er zum Stadttor hinausritt, ihm folgten. Schatr Mohammed ritt ein Stück weit um die Stadt. Die bewaffneten Reiter hielten sich immer in einiger Entfernung. Als der Sohn des Sultans so eine Weile geritten war, wandte Houssan den Kopf and sagte: „Mein Schatr Mohammed! Nun sitze fest! Sieh, wie hinter uns Leute kommen, die uns verfolgen and töten wollen. Sitze also fest. Ich werde dich durch die Wüste aus dem Lande heraustragen." Schatr Mohammed sagte: „Es ist gut! Ich sitze fest!" Houssan sprang einige Schritte von der Stadt weg der Wüste zu. Sogleich setzten die nachfolgenden Reiter ihre Pferde in Bewegung. Houssan lief aber nun mit

einer Geschwindigkeit hinaus, die kein anderes Pferd einhalten konnte; und die Leute der Gattin des Sultans mochten ihre Pferde antreiben und peitschen wie sie wollten, sie hatten nach einigen Augenblicken doch den Schatr Mohammed aus den Augen verloren. Sie gaben also die Verfolgung bald auf, kehrten in die Stadt zurück und teilten der Gattin des Sultans mit, dass Schatr Mohammed entronnen sei.

Houssan rannte mit seinem Herrn von dannen, bis er über die Wüste und das Land des Sultans hinaus war; dann trug er ihn vor die Tore einer andern grossen Stadt und blieb stehen. Houssan sagte zu seinem Herrn: „Mein Schatr Mohammed! Steige hier ab, lege deine schönen Kleider und Waffen ab und befestige sie auf meinem Rücken. Ziehe dann aus meiner Mahne sieben Haare und bewahre diese auf. So oft du diese sieben Haare zwischen den Handflächen reibst, werde ich zur Stelle sein und dafür sorgen, dass dir jeder nur erdenkliche Wunsch erfüllt werde. Gehe nun aber in ärmlicher Kleidung in diese Stadt und vergiss nicht, dass du immer, wenn du mich brauchst, mich rufen kannst.“ Darauf umarmte Schatr Mohammed seinen Houssan. Houssan sprang dann auf und war sogleich verschwunden.

Der Bursche aber ging in einer ärmlichen Kleidung, unter der niemand den Sultanssohn gesucht hätte, in die Stadt. Er begab sich zu dem grossen Garten, in dem das Gasr des Sultans dieser Stadt und dieses Landes lag und trieb sich darin herum, bis er dem Gärtnermeister begegnete. Als der Gärtnermeister den fremden, elend gekleideten Burschen sah, fuhr er ihn an und sagte: „Bursche, wie kannst du dich unterstehen, im Parke des Sultans einherzugehen?“ Schatr Mohammed sagte: „Verzeiht, Herr! Aber ich bin bei einem andern Sultan der Gehilfe des Gärtners gewesen; ich habe da allenthalben gelernt, und deshalb brannte ich darauf, den Gärten zu sehen, der unter deiner Leitung steht, zumal alle grossen Kaufleute deine Kunst, wie ich sehe, mit sehr viel Recht hoch gepriesen haben.“

Der Gärtner wurde dadurch geschmeichelt und fragte Schatr Mohammed: „Bei wem hast du denn in Diensten gestanden?“ Darauf nannte der Bursche den Namen des Gärtners seines Vaters. Sein Vater hatte aber grosse Liebe zu seinen Gärten und hatte deshalb immer Gärtner, deren Namen weit über die Grenzen seines Reiches hinaus bekannt waren. Als der Gärtnermeister nun dies vernahm, sagte er: „Mein Bursche! Du kommst allerdings aus einer guten Schule und es freut mich, wenn du dennoch meinen Garten schöner findest als den deines bisherigen Herrn.“ Schatr Mohammed sagte: „Herr, darüber kann kein Zweifel sein, und Ihr würdet mich ausserordentlich glücklich machen, wenn Ihr mir erlaubtet, einige Jahre in Eurem Garten zu arbeiten. Ich würde Euch dankbar sein, wenn ich dies dürfte, und es würde

mir völlig genügen, wenn Ihr mich mit einfacher Speise und Kleidung in den Stand setztet, meine Kenntnisse in Eurem Dienste zu vervollständigen.“ Der Gärtner nahm den Burschen unter so angenehmen Bedingungen gern auf und zog gleich Nutzen aus ihm, indem er ihn fragte, wie er diese und jene Pflanze behandle und welche Veränderungen er nach den Lehren seines frühern Herrn vorschlagen könne. Der Bursche gab ihm geschickte Antwort, und der Gärtner sagte: „Ich sehe, dass alle guten Gärtner es gleich machen. Ich habe nämlich diese Veränderungen für die nächste Zeit vor.“ Am andern Tage ging der Gärtner aber zum Sultan und brachte die Vorschläge über die Veränderungen im Garten vor. Und der Sultan, erfreut über die glücklichen Gedanken, die sein Gärtner ganz gegen sonstige Erfahrungen an den Tag legte, erklärte sich damit sehr einverstanden.

Einige Zeit, nachdem Schatr Mohammed in den Dienst des Gärtners getreten war, wurde vor den Toren der Stadt ein grosses Fest abgehalten, und alle Welt zog hinaus. Der Gärtner übergab dem Burschen die Aufsicht über den Garten und ritt auch hinweg. Als Schatr Mohammed aber allein war, gedachte er mit Sehnsucht seines Houssan, und da er sich heute unbeobachtet glaubte, ging er an einen kleinen Teich, der hinter dem Gasr des Sultans lag, entkleidete sich und nahm ein Bad. Nun hatte der Sultan aber sieben Töchter, und die jüngste derselben, die auch die schönste und klügste war, sass gerade am Fenster und sah, wie der ärmliche Gärtnerknabe sich entkleidete. Sie sah, wie schön er war und wie er sich beim Baden im Wasser zu benehmen wusste, ganz im Gegensatz zu der Art der niedern Leute. Als Schatr Mohammed sich aber gebadet hatte, nahm er die sieben Haare aus der Mahne seines Hengstes und rieb sie. Da kam Houssan durch den Garten dahergerannt. Der Bursche umarmte ihn und begrüßte ihn mit freundlichen Worten. Er legte die schönen Kleider und Waffen an und ritt nun um den See herum, und alles das sah die jüngste Tochter des Sultans. Sie war aber dadurch nicht nur sehr erstaunt, sondern sie gewann den schönen und merkwürdigen Gärtnerburschen auch sehr lieb.

Nachdem Schatr Mohammed sich eine gute Weile so ergötzt hatte, stieg er ab, legte Waffen und Kleider ab und nahm von seinem Houssan Abschied. Der Hengst rannte von dannen, und der Bursche legte seine ärmliche Kleidung wieder an. So fand ihn auch der Gärtner, als er wieder heimkehrte. Der Gärtner sah aber auch die Spuren, die Houssan mit seinen Hufen in die Wege geschlagen hatte, und er fuhr den Burschen an: „Bursche, wie kannst du es dulden, dass hier auf den Wegen geritten wird! Wer war das?“ Schatr Mohammed sagte: „Es war ein fremder Reiter, der hereinkam. Ich bin zu jung und unansehnlich, um ihn hinausweisen zu können.“ Der Gärtner aber

strafte den Burschen. Alles das sah und hörte die jüngste Tochter des Sultans, und sie sandte nun taglich für den Gärtnerburschen eine gute Speise, da sie sich sagte, dass dieser von früher her eine bessere Kost gewöhnt sei. Der Gärtner nahm die gute Speise aber immer dem Überbringer ab, verzehrte sie selbst und gab dem Burschen schlechte Nahrung. – Dieses währte aber drei Jahre.

Eines Tages kam die älteste Tochter des Sultans zu ihrem Vater und sagte: „Mein Vater, vergiss nicht, dass du sieben Töchter hast, die nun alle alt genug sind um zu heiraten.“ Der Sultan sah seine Tochter an und sagte: „Ich sehe, meine Tochter, dass du recht hast! Ich werde ein Fest veranstalten, an dem alle Männer der Stadt anwesend sein sollen. Sie werden dann an euch vorüberziehen, und ihr könnt dem, den ihr zum Gatten erwählt, euer Taschentuch zuwerfen.“ Die älteste Tochter dankte ihrem Vater und ging.

Der Sultan versammelte nun seine Leute und gab die Anordnungen zu dem grossen Feste. Es wurde ein Mahl veranstaltet, und darauf zogen alle Männer an dem Fenster vorüber, an dem die Töchter des Sultans sassen. Einige ritten auf Pferden, andere auf Kamelen, andere auf Eseln und einige gingen zu Fuss. Eine der Töchter des Sultans nach der andern erwählte sich einen angesehenen Mann, warf ihm ihr Taschentuch zu und erkor ihn so zum Gatten. Als alle Männer vorübergezogen waren, hatten die ersten sechs Töchter ihre Wahl getroffen. Die jüngste hielt ihr Taschentuch noch in der Hand. Der Sultan wandte sich an sie und sagte: „Was ist es, meine Tochter! Alle Mgnner sind vorübergekommen; du hast dir aber keinen Gatten erkorren. Willst du denn nicht heiraten?“ Die jüngste Tochter sagte: „Gewiss, mein Vater, würde ich gern heiraten, aber ich denke, es sind wohl noch nicht alle Leute der Stadt vorübergekommen.“ Der Sultan fragte seine Leute, wie es sich damit verhielte; die aber sagten: „Es sind alle bis auf den Gartner und semen Burschen hier gewesen.“ Der Sultan lachte und sagte: „Dann sollen diese beiden auch vorübergehen!“ Der Gärtner und sein Bursche kamen nun; als sie aber unter dem Fenster der Töchter des Sultans waren, warf die jüngste Tochter dem Gärtnerburschen in der ärmlichen Kleidung ihr Taschentuch zu.

Der Sultan sah dies und wurde sehr zornig. Der Sultan sagte: „Sind nicht genug gute Leute hier gewesen? Willst du mich zum Narren halten? Glaubst du, dass ich diesem Schwiegersohne einen Platz neben semen Schwagern geben werde?“ Die jüngste Tochter sagte: „Du hast jeder von uns die Erlaubnis gegeben, sich einen Gatten zu wählen. Das habe ich getan. Was du nachher mit uns tun willst, hast du nicht gesagt.“ Der Sultan ward noch zorniger und sagte: „Ist das der beste Mann, den du hast finden können?“ Die

Tochter des Sultans sagte: „Ja, es ist so!“ Der Sultan veranstaltete darauf für seine ältesten sechs Töchter ein grosses Hochzeitsfest, die jüngste und ihren Gatten wies er aber aus seinem Haus und in das Quartier der Sklaven.³⁷

Eines Tages kamen fremde Reiter bis nahe zu der Stadt. Die Leute meldeten es dem Sultan, und als der Späher aussandte, kamen die mit der Botschaft zurück, dass ein fremder Sultan mit grosser Heeresmacht sich auf die Stadt zu bewege und sie anzugreifen beabsichtige. Darauf rief der Sultan alle seine waffenfähigen Leute und seine sechs Schwiegersöhne zusammen. Er teilte die Leute in sechs Haufen und stellte an die Spitze eines jeden je einen seiner Schwiegersöhne. An seinen siebenten Schwiegersohn dachte er dabei nicht, denn niemand dachte daran, dass der ärmliche Gärtnerbursche die Waffen zu führen verstehe. Als der Sultan seine Macht so bereitgestellt hatte, liess er sie vor der Stadt aufstellen und dann dem Feinde entgegenziehen.

Als das Heer mit den sechs Schwiegersöhnen an der Spitze nach der einen Seite die Stadt verlassen hatte, nahm der Gärtnerbursche von seiner Frau Abschied und sagte: „Ich will sehen, was es draussen gibt.“ Die junge Frau lachte und sagte: „Gehe du nur, wohin du willst; die andern haben dich vergessen.“ Schatr Mohammed ging nun auf der andern Seite zum Tore hinaus, und als die Weiber und alten Männer das sahen, spotteten sie und schrien: „Gehe dort nur grade aus, dann wirst du schon zu den Feinden kommen!“ Schatr Mohammed ging unbekümmert zum Tore und dann ein Stück in die Wüste hinaus. Als er nun sah, dass er unbeobachtet war, zog er die sieben Haare seines Pferdes heraus und sagte: „Mein Houssan! Nun komm! Nun wollen wir reiten!“ Houssan kam. Houssan rieb seinen Kopf an Schatr Mohammeds Brust. Houssan scharfte mit den Füssen. Schatr Mohammed warf aber die alten Lumpen in den Wind, kleidete sich in seine guten Gewänder, warf den Kettenpanzer über, ergriff die Waffen, sprang in den Sattel, und dann jagte Houssan in langen Sätzen um die Stadt dem Kampfplatz zu.

Inzwischen war das Heer unter der Leitung der sechs Schwiegersöhne nahe an die Kriegsmacht des fremden Sultans herangekommen, und der fremde Sultan hatte seine Reiter aufgerufen und war an ihrer Spitze den sechs Haufen entgegengeritten. Der fremde Sultan wusste nun seine Leute so mit Kampfesfreudigkeit zu erfüllen, dass die sechs Haufen den Anprall

³⁷ Ici Frobenius informe le lecteur dans une note infrapaginale qu'it connait aussi une autre version de ce conte ou on trouve encore une épisode. Notamment apres que la septieme fille eut choisi pour soi le pauvre jardinier, le sultan est devenu malade. Il peut se rétablir uniquement par le lait de gazelle et c'est seulement le septieme gendre qui vient a bout d'acquérir le lait en question. Mais cet acte n'améliore pas encore sa situation.

nur sehr schwer aushielten und sich nur mit Mühe auf dem Platze halten konnten. Ja, die Sache stand schon recht schlecht, und die sechs Schwiegersöhne hatten sich schon vorsichtig in eine hintere Reihe gedrückt, als von der Seite Schatr Mohammed auf Houssan heranstürmte und die erstaunten Feinde mit seinen Waffen zurückdrängte. Schatr Mohammed war bald mitten unter den Reitern und wusste mit Geschick den feindlichen Sultan zum Sturze zu bringen, indem er dessen Pferd die Kniekehlen durchschneidet. Dadurch entstand ein allgemeines Gedränge auf einen Punkt. Die feindlichen Reiter scharen drängten alle um den Platz, auf dem ihr Herr zu Sturz gekommen war and verloren so die Wucht des Angriffs. Schatr Mohammed aber brachte die zurückgedrängten Leute seines Schwiegervaters wieder nach vorn, and da nun die feindliche Macht, in ihrer Mitte den gestürzten Sultan schützend, sich geschlossen zurückzog, verfolgte er sie noch eine Zeitlang and umschwarmte sie mit den Reitern seines Schwiegervaters, bis die Dunkelheit einbrach.

Als es dunkel wurde, ritt Schatr Mohammed unbemerkt von dannen. Er ritt dahin, wo er vordem seine Kleider weggeworfen hatte, stieg von dem Pferd, verabschiedete sich von ihm und ging auf demselben Wege, auf dem er gekommen war, in die Stadt zurück. Als er durch die Stadt kam, riefen die alten Männer and Weiber: „Da kommt noch einer von unsern siegreichen Faris.“ Schatr Mohammed kümmerte sich aber nicht um den Spott, sondern ging zu seiner jungen Frau and sagte: „Hier bin ich wieder! Was gibt es Neues?“ Seine junge Frau sagte: „Die Männer meiner sechs Schwestern haben die Reiter zurückgebracht. Die Reiter meines Vaters haben erst fast die Schlacht verloren, dann aber ist es einem Faris gelungen, den fremden Sultan zum Sturz zu bringen. Der Faris hat die Feinde zurückgedrängt. Nun streiten sich aber alle Leute, welcher der sechs Schwiegersöhne meines Vaters der Faris sei. Die sechs Schwiegersöhne meines Vaters streiten sich untereinander and jeder sagt: „Ich habe den Sieg herbeigeführt!“ Schatr Mohammed sagte: „Welcher von den Schwiegersöhnen glaubst du denn, dass es gewesen sei?“ Die junge Frau sagte: „Das ist nicht meine Sache. Ich denke, mein Vater wird es schon finden; denn morgen wird der Sultan selbst mit in die Schlacht reiten!“

Am andern Tag führte der Sultan alle seine Reiter vor das Dorf. Er teilte sie wieder in sechs Haufen and stellte einen jeden unter den Befehl eines seiner Schwiegersöhne. Er sagte dann: „Meine Schwiegersöhne and ihr andern alle! Heute werdet ihr wieder gegen den feindlichen Sultan reiten müssen, denn er rückt, wie ich höre, wieder gegen unsere Stadt heran. Nun will ich mich aber selbst überzeugen, wer von allen der grösste Krieger and somit

nach meinem Tode der würdigste als Nachfolger in meiner Stadt ist. Ich werde also hinter euch herreiten und aus der Entfernung mit ansehen, wie alles verläuft. Nun reitet voran!" Danach setzte sich das Heer in Bewegung, and der Sultan folgte mit einigen andern alten Leuten in einiger Entfernung. Bald wurden denn auch die sechs Schwiegersöhne, die an der Spitze ihrer Haufen in einer Reihe ritten, der Heeresmacht des fremden Sultans ansichtig, die heute noch stattlicher and kriegsmutiger war als am Tage zuvor. Denn nachdem der Sultan sich von seinem Sturz erholt hatte, ward er von einem grossen Zorn über sein Unglück ergriffen and hatte die Seinen mit erhöhter Wärme durch feurige Reden zur Tapferkeit ermahnt.

Als das feindliche Heer mit seinem Sultan an der Spitze die Heerhaufen aus der Stadt sah, riefen die Leute einander aufmunternde Worte zu. Der Sultan aber rief: „Heute, meine Freunde, können wir gleich die ganze Sache auf einmal erledigen, denn ich sehe, dass der alte Sultan der Stadt selbst hinter seinen Leuten herreitet. Seht also, dass ihr den alten Sultan gefangen nehmt!" Der Sultan setzte dann sein Pferd in Galopp und gab damit das Beispiel zu einem scharfen allgemeinen Angriff, der hart gegen die sechs Haufen des Stadtheeres anprallte. Der Sultan hatte seine Leute nicht umsonst auf die wertvolle Beute aufmerksam gemacht. Von allen Seiten suchten sie durch und urn die sechs Heerhaufen zu reiten, um den Stadtsultan zu erreichen. Die sechs Schwiegersöhne waren sogleich beim ersten Zusammenstossen zurtickgedrängt.

Die feindlichen Reiter drangen mit ihrem Sultan an der Spitze immer weiter und weiter vor, und vergebens und ängstlich suchte der Stadtsultan unter seinen Leuten nach dem Faris, der heute wie gestern durch seine Gewalt die Sache retten würde. Der Faris kam nicht, und nach kurzer Zeit war es dem feindlichen Sultan und einigen seiner tapfersten Leuten gelungen, so nahe zu dem Stadtsultan heranzudringen, dass seine Gefangenschaft nahe bevorstand.

Schatr Mohammed hatte, nachdem das Heer unter seinen sechs Schwägern mit dem Sultan von dannen geritten war, von seiner jungen Frau Abschied genommen und war zur andern Seite der Stadt von dannen gegangen. Die Weiber und alten Männer riefen ihm Schimpfworte nach; aber Schatr Mohammed ging unbekümmert seinen alten Weg. Wie am Tage vorher rieb der Jüngling dann in der Wüste die sieben Haare, begrüßte den herankommenden Hengst, kleidete und wappnete sich und ritt zum Schlachtfelde. Schatr Mohammed kam gerade an, als der fremde Sultan mit einigen seiner besten Streiter drauf und dran war, auf den Stadtsultan zuzustürmen und ihn, der nur von wenigen alten Leuten umgeben war, gefangen zu nehmen. Zwar

hatte der Stadtsultan in Erinnerung an seine Jugendtaten das Schwert gezogen und hochgehoben, aber er wäre sicher im Kampfe verloren gewesen, wenn Schatr Mohammed nicht mit einem Schwertstreich das Schwert des feindlichen Sultans zurückgeschlagen und mit einem zweiten ihm durch den Lederkragen des Panzerhemdes die Halsader durchgeschlagen hätte, so dass er tot zu Boden sank. Nun fielen zwar die Begleiter des fremden Sultans in Übermacht fiber Schatr Mohammed her. Er wusste sie aber in geschickter Weise alle kampfunfähig zu machen, ohne dass er selbst mehr als eine Armwunde davongetragen hätte.

Als der Sultan den Arm seines Befreiers stark bluten sah, beeilte er sich, sein eigenes Taschentuch herauszureissen und ihn zu verbinden. Er konnte aber den Faris, der so plötzlich unter den Seinen aufgetaucht war, nicht erkennen; er war zu schnell wieder im Kampfgewühl verschwunden.

Schatr Mohammed jagte zwischen die Kämpfer. Schatr Mohammed schrie: „Ich habe den fremden Sultan erschlagen!“ Seine mächtigen Schwertstriche und sein Ruf, die Sätze seines Houssan und die Kraft bahnten ihm überall einen Weg. Er schlug alle seine sechs Schwäger, von denen ein jeder schon von Feinden umringt war, heraus und zwang den Feind schnell zur Flucht. Die Reiter des Stadtsultans verfolgten die feindlichen Krieger bis zum Lager, töteten viele, machten viele zu Gefangenen and gewannen im Lager eine mächtige Beute. Sie wollten die Beute schon tinter sich teilen; da kam auch der Stadtsultan herangeritten und sagte: „Alles, was heute erbeutet wird, kann nur einem gehören, nämlich dem Faris, der mich und den Sieg gerettet hat. Wer ist das?“ Darauf schrie ein jeder der sechs Schwiegersöhne: „Ich war es! Ich war es!“ Der Sultan aber lachelte und sagte: „Es waren nicht sechs Helden, sondern es war nur einer. Wer dieser eine ist, können wir morgen sehen. Heute bringt alles in die Stadt. Ich werde morgen den berechtigten Besitzer der Beute ausfindig machen.“

Das ganze Heer kehrte zur Stadt zurück, and jeder der sechs Schwiegersöhne sagte daheim zu seiner Frau: „Ich war heute wieder der Faris!“ Jede der sechs Frauen ging zu der gemeinsamen Mutter and sagte: „Mein Mann war der Faris.“ Die Mutter sagte zu ihrem Gatten, dem Sultan: „Jeder unserer sechs Schwiegersöhne will der Faris gewesen sein.“ Der Sultan aber sagte: „Es ist sehr einfach. Der Faris, der mir das Leben, der den Sieg und uns alien den Besitz erhalten hat, hat eine schwere Wunde am Arm erhalten. Die habe ich mit meinem eigenen Taschentuch verbunden. Sage also deinen Töchtern, dass die, die mir dies Tuch bringen kann, den Faris zum Gatten hat.“ Die Mutter ging nun zu ihren sechs Töchtern und sah selbst zu, ob einer ihrer sechs Schwiegersöhne eine Wunde und das Taschentuch des Gat-

ten am Arme habe. Sie kam zurück and sagte: „Keiner deiner sechs Schwiegersöhne war der Faris.“

Lange nachdem der Kampf zu Ende war, kam Schatr Mohammed durch dasselbe Tor, durch das er weggegangen war, in seiner schlechten Kleidung zurück. Er begrüßte seine Frau, ging dann aber gleich auf sein schlechtes Lager und warf sich hin, denn er war male. Er schlief sogleich ein. Schatr Mohammeds junge Frau hatte nun aber schon lange den Gesang und die Jubelschreie der andern aus der Schlacht Gekommenen gehört. Sie war traurig, dass ihr Mann und sie so ganz einsam und von den andern verlassen lebten. Sie ging in die Kammer, in der Schatr Mohammed lag, setzte sich auf das Angareb und weinte. Schatr Mohammed schlief so fest, dass er das leise Weinen seiner Frau nicht hörte. Nun schien an diesem Tage der Mond zum ersten Male wieder hell, und sein Licht fiel in die Kammer und auf Schatr Mohammeds Angareb. Als die junge Frau sich nun ein wenig beruhigt hatte und aufsaß und als ihr Blick auf ihren Mann fiel, sah sie, dass von Schatr Mohammeds Arm ein dunkler Tropfen nach dem andern fiel und dass auf dem Boden eine Blutlache entstand. Da erschrak die junge Frau, und in ihrer Angst lief sie in das Haus ihrer Mutter, das sie seit ihrer Verheiratung nicht wieder betreten hatte. Sie fiel von ihrer Mutter nieder and weinte and schrie: „Mutter hilf! Schatr Mohammed, mein Mann, verblutet!“

Die Mutter erhob sich schnell. Sie sagte nichts. Sie ging eilends ihrer Tochter voran über den Hof in den Tel, in dem die Sklaven untergebracht waren. Die Mutter trat in den Raum. Die Mutter sah, wie elend und zerfallen der Raum war. Die Mutter sah Schatr Mohammed, der im Schlafe lag. Die Mutter sah das Blut herabtropfen; sie schlug Schatr Mohammeds Kleid zurück und sah, dass um seinen Arm das Taschentuch des Sultans gebunden war. Die Mutter gab ihrer Tochter eine Salbe and sagte leise: „Dies, meine Tochter, ist eine Salbe, welche du auf die Wunde streichen mus st. Dann wird sie bald heilen. Der Mann aber, mein Kind, den du geheilt hast, ist der Faris, der deinen eater und uns alle gerettet hat.“ Die Mutter band darauf vorsichtig das Tuch ab, das um Schatr Mohammeds Arm gebunden war und nahm es mit sich fort. Sie ging zum Sultan.

Der Sultan empfing von seiner Gemahlin das blutige Taschentuch. Der Sultan betrachtete es und sagte: „Jaw ohl, dieses ist es. Nenne ihn mir!“ Die Gemahlin des Sultans sagte: „Es ist der Siebente! Es ist Schatr Mohammed, der Gärtnerbursche!“ Der Sultan sagte: „Wo wohnt er?“ Seine Gemahlin sagte: „Er wohnt mit deiner Tochter im Quartier der Sklaven.“ Der Sultan sagte: „Meine Gattin, es ist besser, dass einer aus der Erdtiefe zur Sonne aufsteigt, als dass er vom Himmel zur Erde, falle. Ist Schatr Mohammeds Wun-

de gefährlich?" Seine Gattin sagte: „Es ist eine starke Wunde, aber ich habe deiner Tochter die Wundsalbe gegeben.“

Als Schatr Mohammed am andern Morgen erwachte, standen Boten des Sultans da, die sagten: „Der Sultan möchte Schatr Mohammed sprechen.“ Schatr Mohammed besah seinen Arm. Er sah, dass das Taschentuch abgenommen war. Schatr Mohammed fragte seine Frau: „Wer nahm das ab?“ Seine Frau sagte: „Meine Mutter kam in der vorigen Nacht, als du schliefst. Sie nahm es ab, um es dem Sultan zu bringen.“ Schatr Mohammed sagte zu den Boten des Sultans: „Dann sagt dem Sultan, dass ich sogleich kommen würde.“ Die Boten gingen. Schatr Mohammed nahm aber die sieben Haare seines Hengstes hervor; er rieb sie zwischen den Händen. Houssan kam. Schatr Mohammed begrüßte den Hengst, und Houssan rieb seinen Kopf an Schatr Mohammeds Brust. Schatr Mohammed sagte: „Mein Freund, die Zeit unseres Elends ist vorüber.“ Dann kleidete sich Schatr Mohammed in die prächtigen Gewänder und legte die Waffen an. Er nahm seine junge Frau vor sich auf das Pferd und ritt mit ihr fort. Seine junge Frau aber sagte: „So habe ich dich einmal am Teiche hinter dem Gasr gesehen.“

Schatr Mohammed ritt zum Gasr des Sultans. Der Sultan kam ihm an der Spitze seiner alten angesehenen Leute entgegen und sagte: „Mein Sohn, ich danke dir für alles, was du für uns getan hast. Komm mit deiner Gattin zu mir und sage mir, wer du bist!“ Schatr Mohammed setzte seine Gattin zu Boden und ging mit ihr und dem Sultan in das Prunkzimmer des Serails. Schatr Mohammed setzte sich neben den Sultan und sagte: „Dieser Platz kommt mir zu, denn ich bin der Sohn eines Sultans.“ Danach erzählte er alles, wie es sich ereignet hatte. Der Sultan, der sich alt fühlte, setzte Schatr Mohammed jetzt zu seinen Lebzeiten schon als seinen Nachfolger ein. Der Gärtner aber, der den armen Jüngling seinerzeit so hart bestraft und ihm die Speise der Sultanstochter nicht hatte zukommen lassen, ward geschlagen.

BIBLIOGRAPHIE

CORNEVIN, Robert

1963 *Histoire des peuples de l'Afrique noire*, Paris.

FROBENIUS, Leo

1911 *Auf dem Wege nach Atlantis*, Berlin.

1916 Der kleinafrikanische Grabbau. *Praehistorische Zeitschrift*, Leipzig, Band VIII, 2–84.

1921 ATLANTIS, Band VI. *Spielmannesgeschichten der Sahel*, Jena.

- 1923/A *Das unbekannte Afrika*, München.
 1923/B ATLANTIS, Band IV. *Märchen aus Kordofan*, Jena.
 1925/A Vom Erdenken zum Erleben. Erlebte Erdteile, Band III. *Planmässige Durchwanderung Afrikas*, Frankfurt a. M., 17–41.
 1925/B Betrachtungsweisen reisender Kulturforscher. Erlebte Erdteile, Band III. *Planmässige Durchwanderung Afrikas*, Frankfurt a. M., 335–347.
 1928/A *Paideuma*. Erlebte Erdteile, Band IV., Frankfurt a. M.
 1928/B ATLANTIS, Band XII., *Dichtkunst der Kassaiden*, Jena.
 1931 *Erythräa*, Berlin.
 1933 *Kulturgeschichte Afrikas*, Zürich.
 1935 *Das Urbild*, Prospectus d'exposition, Frankfurt a. M.
 1980 *Schwarze Sonne Afrika; Mythen, Märchen und Magie* (aus gewählte Stücke aus der Sammlung Atlantis), Düsseldorf/Köln.
- HABER LAND, Eike
 1973 Epilogue de l'éditeur. *Leo Frobenius 1873/1973*, Wiesbaden, 237–244.
 1973/74 Leo Frobenius 1873/1973. Extrait de *Paideuma*, Band XIX/XX, Wiesbaden, 1–3.
 1974 Conférence d'introduction: Leo Frobenius aujourd' hui. *Symposium Leo Frobenius*, Pullach/München, 25–32.
- HAHN, Eduard
 1926 Leo Frobenius, Eine Überblick über seine Tätigkeit und seine Bedeutung. *Preussische Jahrbücher* (VII–IX. mois), Berlin, 205–222.
- ITA, I. M.
 1972 Frobenius in West African History. *The Journal of African History*, Volume XIII., Number 4., Cambridge, 673–688.
- JENSEN, A. E.
 1938/40 Leo Frobenius, Leben und Werk. *Paideuma*, Band I., Leipzig, 45–48.
- KALOUS, Milan
 1970 Leo Frobenius' Atlantic Theory – a reconsideration. *Paideuma*, Band XVI, Wiesbaden, 27–51.
- KRONENBERG, Andreas und Waltraud
 1978 *Nubische Mixchen*, Düsseldorf/Köln.
- MARÓT, Károly
 1938 K. Th. Preuss és Leo Frobenius – in memoriam, *Néprajzi Értésítő*, No 2–4, Budapest, 1–8.
- MELANGES FROBENIUS
 1933 *Leo Frobenius. Ein Lebeswerk aus der Zeit der Kulturwende*, Leipzig.
- NORKAITIS, Jonas
 1955 *Kulturphilosophie und Kulturpsychologie von Leo Frobenius*, Kaunas (Lithaunien).
- PAGEARD, Robert
 1965 Une enquête historique en pays Mossi. *Journal de la Société des Africanistes*. Tome XXXV – Fascicule I, Paris, 11–66.

PETRI, Helmut

1953 Leo Frobenius und die historische Ethnologie. *Saeculum*, München, 45–60.

SENGHOR, Léopold Sedar

1973 Les legons de Leo Frobenius. *Leo Frobenius 1873/1973*, Wiesbaden, VII–XIII.

STAPPERS, Leo

1962 *Textes Luba, contes d'animaux* (Version français par Jacques L. Vincke), Tervuren.

VAJDA, László

1973 Leo Frobenius heute. *Zeitschrift für Ethnologie*, Band 98, Heft 1, Braunschweig, 19–29.

VANSINA, Jan

1961 *De la tradition orale*, Tervuren.

WESTERMANN, Diedrich

1952 *Geschichte Afrikas*, Köln.